

CHAP. 4 : LE MÉSOLITHIQUE.

L'Épipaléolithique cède ici la place au Mésolithique. Du grec *mesos*, médian et *lithos*, pierre, littéralement l'âge de la pierre "moyen" - entre pierre taillée et pierre polie, Paléolithique et Néolithique - ce Mésolithique court du milieu du Xe millénaire jusqu'à la deuxième moitié du VIe millénaire.

4.1. LE CLIMAT.

A la fin du Dryas récent, vers 9.600 avant notre ère, le climat a connu de nouveau un changement radical. Auparavant, une série d'oscillations tempérées, aux températures chaque fois un peu plus relevées, avaient trouvé place au sein d'un ensemble redevenu très froid à la fin de l'interstade d'Alleröd (entre 11.000 et 10.500 avant notre ère). Après un réchauffement brutal atteignant peut-être 6 à 7° C en un demi-siècle¹, et que l'on peut qualifier de second Grand Réchauffement, ce schéma s'est inversé. C'est une série d'oscillations fraîches (ou franchement froides) qui est venue ponctuer un ensemble globalement tempéré, durant une séquence appelée Préboréal - de manière assez trompeuse, il faut bien l'avouer...

En Provence, les débuts de ce Préboréal (qui marquent le passage du Tardiglaciaire à l'Holocène) témoignent d'une recrudescence sensible de l'humidité. Ensuite semble prévaloir un contexte plus sec, parfois entrecoupé d'oscillations humides et marqué en tout cas par de forts contrastes saisonniers dans les températures et les précipitations : vers 9.500 avant notre ère, le périhélie (le moment où la terre est la plus proche du Soleil, variable en fonction de la précession des équinoxes) survenait vers le milieu de l'été ce qui entraînait des étés très chauds

¹ L. Deschodt, Variations d'humidité et peuplement du marais de Dourges au Tardiglaciaire, ds J.-F. Berger (dir.), Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 157-169, ici fig. 1 p. 160.

Cela s'accorde parfaitement avec les changements climatiques abrupts qui ont fait l'objet d'une étude passionnante et très claire en 2001 : F. Grousset, Les changements abrupts du climat depuis 60 000 ans, ds Quaternaire, 12, 4, 2001. pp. 203-211, ici p. 204. Ces mouvements extrêmement brutaux auraient pu concerner les débuts des séquences froides (perte de 6° C en un demi-siècle) mais aussi bien ceux des séquences tempérées (réchauffement brutal en moins d'un siècle).

En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_2001_num_12_4_1693

et des hivers très froids¹. Ceci rapproche le climat du Préboréal du climat méditerranéen actuel (précipitations hivernales, sécheresse estivale). Mais le volume des précipitations et les températures étaient, pour autant, sans doute assez éloignés de ce que nous connaissons. Il semble bien cependant que la sécheresse souvent mise en avant dans d'autres régions n'est pas si sensible en Provence. On pourrait peut-être lier ce phénomène à de puissantes entrées d'air humide en provenance de la Méditerranée.

Le Préboréal a pris fin vers 8.000 avant notre ère. Jadis on distinguait à sa suite un Boréal (8.000-7.000, encore plus mal nommé) et un Atlantique (7.000-4.000). Devant la diversité des tendances qui s'y font jour et s'y enchaînent étroitement, on préfère souvent parler aujourd'hui de phase boréo-atlantique. Elle débiterait donc vers 8.000 et se terminerait vers 6.300 ou 6.250 avant notre ère par un épisode froid qualifié d'après l'anglais de *8.200 BP event* - il s'agit de datation calibrée avant le présent (*Before Present*) - c'est à dire 1950, parce que c'est l'année où l'on a mis en place ce système de datation.

L'épisode froid de 8.200 BP (6.250 BC, *Before Christ*) prend place dans une série d'oscillations que l'on a qualifiées de Changements Climatiques Rapides (abrégés en RCC par rapport à l'anglais *Rapid Climate Changes*)². Globalement il s'agit de phases de refroidissement important - s'étalant quand même chaque fois sur plusieurs siècles malgré leur nom. En montagne, ils se traduisent par des avancées glaciaires. En outre, pendant ces séquences - et peut-être même un peu avant - les coulées polaires qui se manifestent en hiver ou au début du printemps auraient été très vigoureuses - assez pour entraîner un refroidissement des eaux de surface en mer Egée et en Adriatique, et aussi sur nos côtes. Les vents considérés comme les relais principaux de ces flux d'air très froid sont en effet le Vardar dans les Balkans, la Bora en Adriatique et... le Mistral dans le sud de la France³. Le RCC qui a culminé autour de 6.250 se signifierait ainsi dès 7.000 avant notre ère par un refroidissement des eaux de surface. Il n'est pas exclu cependant que les conditions optimales que l'on retrouvera après cet épisode aient déjà été atteintes une fois auparavant⁴. Toutefois, alors que l'on situait ce premier apogée vers 6.900, il faudrait aujourd'hui le vieillir quelque peu au regard de l'abaissement des eaux de surface observé dès 7.000 BC.

¹ H. Bruneton, C. Miramont, V. Andrieu-Ponel, Deux enregistrements morphosédimentaires des rythmes climatiques en domaine méditerranéen du Tardiglaciaire à l'Atlantique (bassin du Saignon, Alpes du Sud, Marais des Baux, Basse Provence, ds *Quaternaire*, 12, (1-2), 2001, pp. 109-125, ici p. 122.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_2001_num_12_1_1685

Egalement J.-L. Vernet, Qu'apporte la paléontologie végétale à la compréhension de la végétation de notre région?, ds *Cahier 4 de Luberon Nature*, Saignon, 1977, pp. 53-72, ici p. 60.

² Ces changements climatiques rapides peuvent être considérés comme les successeurs holocènes des changements climatiques abrupts du Pléistocène supérieur développés par F. Grousset en 2001. L'auteur, qui place le début de l'Holocène un peu plus tard, fait d'ailleurs figurer l'évènement de 8200 BP dans son graphique des changements climatiques abrupts.

F. Grousset, Les changements abrupts du climat depuis 60 000 ans, ds *Quaternaire*, 12, 4, 2001, pp. 203-211, spécialement ici pp. 203, 204 et fig. 1 p. 205.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_2001_num_12_4_1693

³ B. Weninger, Réponse culturelle aux changements climatiques rapides de l'Holocène en Méditerranée orientale, ds J.-F. Berger, *Des climats et des hommes*, Paris, La Découverte, 2012, pp. 171-84, ici p. 173 et 181-182 ainsi que fig. 1 p. 172.

⁴ En ce sens N. Valdeyron, *Cultures et société mésolithiques en France*, Cours en ligne, Université de Toulouse, 2015, pp. 3-4.

En ligne (page d'accueil et chapitres) : <http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/M01P0101.html>

En ligne (cours complet) : http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/Nicolas_Valdeyron_Meso.pdf

PI. 25 : LE POSTGLACIAIRE EN HAUTE-PROVENCE.

TOUTES DATATIONS CALIBRÉES



Les grands schémas de circulation atmosphérique mésolithiques sont par ailleurs encore mal connus. On peut les rapprocher de certains scénarios actuels mais il y a des différences, de flux comme de tracés. La puissance des coulées polaires hivernales ou printanières (qu'illustre le refroidissement des eaux de surface) suggère en tout cas une circulation méridienne active durant les RCC et les périodes qui les précèdent. Cela peut se révéler très important. On a déjà évoqué plus haut la possibilité de puissantes entrées d'air chargé d'humidité en provenance de la Méditerranée. Au-delà, la vigueur de la circulation méridienne détermine la violence avec laquelle les masses d'air polaire et tropical se heurtent au niveau du front que l'on qualifie de "polaire". La position latitudinale de ce front est plus ou moins définie par les températures globales de la planète, qui jouent également un rôle dans la circulation atmosphérique générale. Lorsque le front polaire se trouve près des rives septentrionales de la Méditerranée, et que des masses d'air polaire très froid et très sec viennent soudainement coiffer les remontées d'air chaud "tropical" qui se sont chargées d'humidité au-dessus de la mer, on peut avoir des convections extrêmement brutales et des orages d'une rare violence. Les reliefs viennent aggraver le phénomène. Quelques grottes situées à des hauteurs impressionnantes ont ainsi conservé le souvenir des crues, invraisemblables aujourd'hui, que l'on peut imputer à cette époque. C'est le cas dans les gorges du Verdon, aussi bien qu'au débouché de celles de la Beaume, un affluent de l'Ardèche, où la grotte de Peyroche II (à Saint-Alban-Auriolles dans l'Ardèche) surplombe la rivière d'une dizaine de mètres¹. Les fluctuations du Préboréal, à l'exception de l'épisode de 6.250 BC qui y met fin (le *8.200 BP event*) ne paraissent toutefois pas entrer dans le cadre des Changements Climatiques Rapides. Et même au niveau de ceux-ci, comme on vient de le dire, ce n'est pas si simple. Certains d'entre eux semblent associés à des séquences plus humides, d'autres au contraire à des séquences plus sèches. Et si en milieu méditerranéen les orages très violents constituent une de leurs caractéristiques fréquente, elle n'est pas constante : plus tard il y a bien des épisodes de RCC où ils semblent avoir été très rares. Le contexte général était donc sans doute très différent de ce que nous connaissons.

Au demeurant, et même s'ils peuvent se révéler très importants par les dommages qu'ils peuvent causer, les orages ne constituent pas pour autant l'essentiel du volume des précipitations pendant le Mésolithique. Durant le Préboréal puis la séquence boréo-atlantique, celles-ci ont fluctué avec la circulation atmosphérique. Des séquences de pluies abondantes, régulières et sans violence, ont alterné avec des séquences plus sèches. Et de violents orages semblent avoir pu éclater ponctuellement un peu dans tous les contextes.

Sans doute due en premier lieu à des oscillations de températures plus ou moins importantes dans un contexte de réchauffement global, l'instabilité demeurerait donc la marque des premiers temps du Postglaciaire.

Il en ira bien autrement de la séquence qui suit l'épisode froid culminant vers 6.250 avant notre ère, bien arrosée et aussi plus chaude - malgré une brève oscillation froide qui paraît trouver place autour de 5.350 avant notre ère, plus ou moins au moment de la néolithisation de l'arrière-pays. Elle est qualifiée d'atlantique, ou de séquence à caractère atlantique, avec plus de bonheur parce qu'elle disposait de températures douces, voire chaudes, et d'une humidité élevée liées à de puissantes entrées d'air océanique. C'est durant cette séquence que prennent place les optimums climatiques de 5.700 et de 4.900 BC (qui encadrent ainsi l'oscillation de 5.350).

4.2. LA VÉGÉTATION ET LA FAUNE.

La végétation a posé de nombreux problèmes liés à l'interprétation des données. En outre, dans un contexte d'instabilité prononcée, pendant longtemps elles ont été trop rares ou trop

¹ Voir par exemple J.-L. Roudil, *L'âge du bronze en Languedoc oriental*, Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 10 (éditions Klincksieck, Paris 1972), p. 249.

On ne peut évoquer là de "débâcle postglaciaire", parce qu'il n'y avait pas de calotte glaciaire en amont.

difficilement attribuables à un épisode précis. On a donc exagéré l'importance de certains témoins, ou on les a mal cernés faute d'éléments de comparaison.

Ainsi, dans la vallée de l'Arc, à l'abri des Bœufs à Ventabren, une couche que l'on a associée à la première partie de la séquence boréo-atlantique (Montadien, 8.000-6.600 BC) présente une proportion d'arbres qui chute alors de 80 % à... 10 % des essences végétales¹ ! Parce que les travaux réalisés étaient encore peu nombreux au moment de cette découverte, on a conclu à un paysage d'une grande aridité. La forêt aurait régressé comme peau de chagrin pour ne plus occuper que le bord des rivières (ripisylve) et quelques zones privilégiées². Et la faune aurait suivi, les grands mammifères devenant très rares. Pour preuve, on pouvait avancer le recours aux petits mammifères (lapins, campagnols) et les escargotières que l'on a retrouvées sur les sites occupés par les derniers Aziliens puis les Mésolithiques.

Ces escargotières appellent une brève digression. Le phénomène concerne en effet plus ou moins tout le sud de l'Europe et l'Afrique du Nord où il revêt une ampleur exceptionnelle avec une culture locale, le Capsien. Dans le Luberon, *Cepaea nemoralis* ou *Helix xeromagna* (*xerosecta*) *cespitum* ont été signalés à l'abri de Roquefure (Bonnieux, en face du château), à la Combe Buisson (Lacoste), à l'abri Saint-Mitre (Reillanne) ainsi que sur une station non précisée à Ansouis³. La grotte de Vauloubeau à Saint-Saturnin-lès-Apt renfermait également quelques coquilles de *Cyclostoma elegans* (le cyclostome élégant, ou élégante striée, également appelée *Pomatias elegans*)⁴, que l'on a retrouvées en abondance sur le site de Gramari à Méthamis⁵. L'abri des Bœufs à Ventabren qui nous occupe ici renfermait aussi une belle escargotière⁶. Il y a quelques décennies, les chercheurs ont souligné l'importance de ces amas de coquilles. En

¹ J. Renault-Miskovsky, La végétation au Pléistocène supérieur et au début de l'Holocène en Provence, ds H. de Lumley (dir.), La préhistoire française, Tome I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France, Paris, C.N.R.S., 1976, pp. 496-502, ici p. 501.

² J. E. Brochier, Evolution des climats et des paysages vaclusiens au cours du Würmien récent et du Postglaciaire, Paléoécologie de l'homme fossile, 1, Paris, C.N.R.S., 1977, p. 156.

³ Y. Boone, Le ramassage des coquillages, ds H. de Lumley (dir.), La préhistoire française, Tome I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France, Paris, C.N.R.S., 1976, pp. 703-707, ici p. 705. - J. Granier, Les mollusques terrestres du Sud-Est, ds H. de Lumley (dir.), La préhistoire française, Tome I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France, Paris, C.N.R.S., 1976, pp. 447-453, ici p. 452. En 1998, pour Ansouis, H. Oggiano-Bitar notait seulement que « peu d'indices de la Préhistoire ont été découverts au cours de la prospection. Les recherches sur le terrain en vue du repérage de sites anciens signalés se sont avérées négatives » : H. Oggiano-Bitar, Pays d'Aigues, Ansouis, Cabrières d'Aigues, Sannes, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 1998, p. 176.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1998/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1998-2e-partie>

⁴ C'est sous ce nom (*Pomatia elegans*) qu'on l'a mentionnée pendant les séquences tempérées de la glaciation würmienne (notamment dans les sols rougeâtres de Cucuron et Mirail) ainsi qu'à l'abri Soubeyras à Ménerbes (vraisemblablement pendant l'interstade de Bölling-Alleröd).

⁵ Sur Gramari voir J. E. Brochier, M. Livache, Les traces des derniers chasseurs-cueilleurs, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 115-118.

M. Rillardon. Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 Ka BP) à l'Optimum climatique (8 Ka BP), Thèse, Archéologie et Préhistoire, Université d'Aix-Marseille, 2010, ici pp. 632-654 (et pp. 635, 636, 654 pour *Cyclostoma elegans* qui se place ici après *Cepaea nemoralis*).

En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00987084>

Cyclostoma elegans (ou *Pomatias elegans*), l'élégante striée, est un petit escargot que l'on trouve couramment dans les jardins. Sa coquille qui s'inscrit dans un cône allongé, s'enroule joliment sur 4,5 à 5 tours, avec des sipres bien rondes qui lui donnent un air de petit coquillage marin (du genre *Nassarius*). L'ouverture presque ronde est munie d'un opercule solide accroché au pied de l'animal.

⁶ M. Rillardon. Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 Ka BP) à l'Optimum climatique (8 Ka BP), pp. 735-736.

1956, M. Escalon de Fonton et H. de Lumley déploraient même de devoir « fouiller plusieurs mètres cubes de cendres et d'escargots pour pouvoir recueillir quelques silex atypiques »¹.

Il semblait donc assez évident à partir des données dont on disposait autour de l'Abri des Bœufs que, privés de gibier, les hommes s'étaient rabattus sur les gastéropodes. Pourtant l'abondance des gastéropodes terrestres ne s'accorde guère avec l'image d'une végétation réduite à des ripisylves. Car ce n'est pas le limaçon, le *cacalèou* provençal (*Theba pisana*, escargot des steppes) que les hommes consommaient. Il s'agit en priorité de l'escargot des bois (*Helix* ou *Cepaea nemoralis*) ainsi que de la caragouille, *Helix xeromagna (xerosecta) cespitum*. Le premier semble être réapparu dans la région au début du Préboréal et, très rapidement, il a constitué un mets de choix pour les derniers Aziliens². Or s'il se rencontre dans les haies, les landes, et même les dunes, ce sont les bois qui demeurent comme son nom l'indique son biotope de prédilection.

Cela certes n'aurait pas suffi pour remettre en cause la vision qui peu à peu s'était imposée d'un paysage dominé par la sécheresse sinon l'aridité. D'autant qu'*Helix xeromagna (xerosecta) cespitum*, variable dans son aspect comme dans ses habitats, affecte de nos jours une préférence pour les milieux secs et ouverts. Sur le littoral *Helix x. cespitum* aurait cependant été consommé en plus grand nombre dans la seconde partie de la séquence boréo-atlantique (Montadien moyen et final)³. Cela pourrait indiquer une invasion à partir de la côte survenue après l'arrivée de *Cepaea nemoralis*⁴. On pourrait alors la comparer à l'invasion du limaçon *Xeropicta derbentina*⁵ dans la seconde moitié du XXe siècle. Le déficit d'études des malacofaunes préhistoriques, notamment statistiques, interdit d'aller plus loin. L'arrivée d'*Helix x. cespitum* aurait pu bénéficier simplement d'une fenêtre un peu plus sèche, l'animal s'accommodant également de l'humidité une fois qu'il est installé, pourvu qu'il trouve des clairières où prospérer. La proportion des deux espèces donne en tout cas l'avantage aux couverts forestiers, même si ceux-ci pouvaient être entrecoupés d'espaces ouverts. *Cyclostoma elegans (Pomatias elegans)* - que l'on a retrouvé à la grotte de Vauloubeau à Saint-Saturnin-lès-Apt et à Gramari à Méthamis - apporte pour sa part une touche d'humidité⁶. Il se nourrit en effet de feuilles mortes et de bois en décomposition.

Mais il n'y a pas que les escargots pour contrarier la vision ancienne d'une sécheresse confinant à l'aridité. Alors que pendant le Dryas III (10.300-9.600 BC) pour sa part sec et froid, on trouvait

¹ M. Escalon de Fonton, H. de Lumley, Les industries mésolithiques en basse-Provence, ds Provence Historique, VI, 24, Avril-Juin 1956, pp. 89-106, ici p. 99 et p. 100 (Ventabren).

² En ce sens M. Livache, J. E. Brochier, Le Paléolithique supérieur en Vaucluse : aux confins des mondes atlantique et italique, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 103, 106, 107 (à la Combette dans un niveau proche de la fin de l'Azilien que l'on peut situer vers 9.600-9.500 BC, à la Combe Buisson et à l'abri Edward à la charnière Azilien/Sauveterrien vers 9.600 BC, à Unang vers 9.500 BC). L'espèce a cependant été reconnue dans l'Interglaciaire de Mindel-Riss et dans celui de Riss-Würm : J. Granier, Les mollusques terrestres du Sud-Est, ds H. de Lumley (dir.), La préhistoire française, Tome I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France, Paris, C.N.R.S., 1976, pp. 447-453, ici p. 451.

³ Y. Boone, Le ramassage des coquillages, p. 705.

⁴ *Helix xeromagna (xerosecta) cespitum* est toutefois connu dans la région, sur la côte, depuis le Pléistocène moyen (à partir de la glaciation de Günz ou de l'Interglaciaire de Donau-Günz) : J. Granier, Les mollusques terrestres du Sud-Est, p. 451.

⁵ Un autre limaçon, souvent confondu avec *Theba pisana* (l'escargot des steppes) qui entre également dans la catégorie des *cacalèous* pour la gastronomie locale.

⁶ Peut-être un peu moins sensible aux températures que *Cepaea nemoralis*, on l'a signalé dans la région depuis la glaciation de Mindel (à Terra Amata) pendant l'Interglaciaire de Mindel-Riss, la glaciation de Riss, et encore l'Interwürmien I-II. Cette dernière attribution suggère qu'à l'intérieur des périodes glaciaires, comme Mindel ou Riss, il a pu se développer seulement lors des acalmies séparant les séquences glaciaires, voire pendant certains interstades prenant place à l'intérieur de celles-ci si l'on songe à la rapidité de l'invasion du limaçon *Xeropicta derbentina* dans la seconde moitié du XXe siècle.

Sur les données, voir J. Granier, Les mollusques terrestres du Sud-Est, p. 451.

l'âne sauvage, le bouquetin alpin, le loup, le renard et la marmotte (dont c'était la dernière apparition en Vaucluse)¹, sur les sites du Mésolithique ce sont d'autres animaux que l'on a chassés - sanglier, cerf et chevreuil qui témoignent du couvert forestier, mais aussi grand bœuf sauvage qui traduit une certaine humidité², bouquetin et cheval qui indiquent la persistance d'espaces ouverts, plus escarpés pour le second. Le lapin très abondant, le blaireau, le castor, et même des carnivores comme le loup complètent le tableau. L'homme ne consommait donc pas que des escargots. Au demeurant on aurait pu s'y attendre : leur récolte déjà ne pouvait être que saisonnière. Et si quelques-uns des mammifères chassés traduisent des espaces ouverts (le cheval, et dans une moindre mesure le bouquetin) la plupart d'entre eux plaident carrément pour la présence d'un bon couvert forestier et d'une humidité importante (cerf, chevreuil, sanglier, grand bœuf sauvage, castor). Sur le site de Gramari, à Méthamis, dans un niveau que l'on pourrait dater de 8.550 environ avant notre ère³, le cheval et le grand bœuf sauvage accompagnent le cerf et le bouquetin. Comme *Cepaea nemoralis* et *Helix x. cespitum* ils traduisent un paysage partagé entre forêts et espaces ouverts. Il y a plus à La Montagne, à Sénas (Bouches-du-Rhône). On a retrouvé là les traces d'un site de chasse spécialisée au grand bœuf sauvage ou aurochs⁴. On peut le dater de la fin du IXe millénaire, entre 8.300 et 8.100 avant notre ère - ou peut-être un peu plus tard, vers 8.000 BC, selon l'outil de calibration retenu. Or l'aurochs était une espèce privilégiant forêts et marais, même s'il reste possible qu'il ait fréquenté des milieux plus ouverts avant le Préboréal. Sa présence à la fin de cette période indiquerait encore que l'assèchement progressif du climat dans le courant du Préboréal aurait laissé subsister, même à son terme, de belles tranches de couvert forestier et une certaine humidité. Cette observation pourrait trouver des échos dans les Alpes du Sud. Sécheresse et fraîcheur semblent y demeurer les caractères dominants du Préboréal, avec une végétation dominée par le pin sylvestre. Mais entre 9.200-8.400 on note aussi (et de manière à première vue contradictoire) la présence de pluies révélées par un alluvionnement qui, sans doute à cause des orages, a pu être localement très important⁵. Pour qu'il y eût en tout cas à Sénas une chasse spécialisée à l'aurochs, et un site dévolu à cette chasse, il fallait encore une fois, comme pour les escargots, que celui-ci fût abondant, au moins à certaines saisons (le site paraît avoir été utilisé à la fin de l'automne). Au demeurant même si le site était spécialisé dans cette espèce on n'y chassait pas que le grand bœuf sauvage. Aux côtés des restes d'aurochs, très largement dominants, on a retrouvé dans les restes animaux la trace de l'hydrontin (*Equus hydruntinus*, ou âne européen, proche de l'hémione) que nous avons déjà rencontré au Dryas ancien (17.500-12.800/12.700 BC) et qui traduit la présence d'étendues herbeuses ou steppiques - mais aussi le sanglier, le cerf et le chevreuil, qui corroborent l'importance du couvert forestier. Le bouquetin et le chamois qui apprécient les rochers complètent le tableau de chasse. La présence du

¹ A l'abri Edward à Méthamis : E. Crégut-Bonnoure, La succession de faune au Paléolithique supérieur et au Mésolithique, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 110.

² E. Crégut-Bonnoure, La succession de faune au Paléolithique supérieur et au Mésolithique, p. 110.

³ 9310 ± 60 BP d'abord calibré à 7.360 avant notre ère, plutôt 8.550 avec CalPal.

Voir G. Camps, Elevage du mouton et premières navigations en Méditerranée occidentale, Empúries, t. 48-50, 1986-1989, p. 164-175, ici p. 168.

Pour les différentes datations de Gramari, voir M. Rillardon. Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 Ka BP) à l'Optimum climatique (8 Ka BP), p. 639.

⁴ D. Helmer, H. Monchot, Un site mésolithique de chasse à l'aurochs (La Montagne, Sénas, Bouches-du-Rhône), ds Anthropozoologica, 41 (2), 2006, pp. 215-228, p. 216 pour la datation.

En ligne : sciencepress.mnhn.fr/sites/default/files/articles/pdf/az2006n2a12.pdf

⁵ C. Miramont, T. Rosique, O. Sivan, J.-L. Edouard, F. Magnin, B. Talon, Le cycle de sédimentation «postglaciaire principal» des bassins marneux subalpins : état des lieux ds Géosystèmes montagnards et méditerranéens. Un mélange offert à Maurice Jorda, Méditerranée, 102, 1-2, 2004, pp. 71-84, ici pp. 75, 79 et 81. En ligne : https://www.persee.fr/doc/medit_0025-8296_2004_num_102_1_3342

chamois ne doit pas nous induire en erreur. Cet animal est aujourd'hui cantonné par l'homme aux montagnes, et on peut le voir jusque vers 4700 m dans les Alpes. Mais son territoire naturel s'étendrait entre 800 m et 2300 m d'altitude. On le trouve encore aujourd'hui dans le nord de la Grèce, à des altitudes et des latitudes qui prouvent bien une certaine adaptabilité. Simplement il évite souvent en été les adrets trop chauds, car il craint la déshydratation. Il boit en effet très peu, seulement la rosée déposée sur les plantes ou la neige quand il y en a. Sa présence dans le petit Luberon ou les Alpilles à la fin du Préboréal signe donc un climat susceptible de ménager des zones fraîches, mais pas nécessairement froid.

Les éléments recueillis à Sénas relativisent ou contrarient donc les informations fournies par l'Abri des Bœufs, et amènent à reconsidérer complètement l'image qu'elles avaient contribué à créer. On sait que le Préboréal et la séquence boréo-atlantique ont nourri une activité orageuse importante. Celle-ci pourrait sans doute expliquer les incendies de grande ampleur dont on a parfois retrouvé la trace pendant ces périodes. C'est le cas au Serre de Montdenier au sud-est de Saint-Jurs (Alpes de Haute Provence) où deux épisodes de feu, autour de 7.500 et vers 6.600 avant notre ère, ont été clairement identifiés¹. Les tufs calcaires qui les renferment offrent un aperçu de la végétation bien plus complet que les pollens de l'Abri des Bœufs. Ils nous décrivent un ensemble associant différents couverts forestiers et des espaces plus ouverts. Dans cette perspective, les données de l'abri des Bœufs doivent sans doute aujourd'hui être réinterprétées comme le simple résultat d'un grand incendie. Mais celui-ci n'a pas laissé de traces directes, à la différence de ce qui s'est passé au Montdenier.

C'est donc un paysage bien différent de ce que l'on imaginait il y a quelques décennies qui s'est imposé peu à peu à l'esprit. Les travaux menés au Montdenier sont parmi ceux qui ont le mieux qualifié le Mésolithique. Ils dépeignent une végétation contrastée, très diversifiée selon la situation et le relief, que les auteurs ont joliment qualifiée de mosaïque végétale. Les espaces forestiers et les espaces plus ouverts y alternaient. Mais la forêt était prépondérante. Dans celle-ci, la chênaie caducifoliée abritait bien sûr des chênes pubescents, mais aussi des érables d'Italie, des tilleuls et des alisiers blancs, (sorbier des Alpes, *Sorbus aria*). Par référence à d'autres sites, on pourrait rajouter - en très petit nombre puisqu'ils sont absents ici des restes conservés - des noisetiers, quelques frênes, et des rosacées - la "tribu" des sorbiers-pommiers-poiriers et celle des pruniers-prunelliers-merisiers-amandiers². Aux bords des ruisseaux, dans les ripisylves, abondaient par contre l'aulne glutineux, le peuplier blanc, le saule drapé (*Salix eleagnos*) et le saule pourpre (ou osier pourpre, *Salix purpurea*) de même que la vigne sauvage. Sur les pentes rocheuses, où la végétation était moins dense, on rencontrait le pin sylvestre, l'amélanchier (*Amelanchier ovalis*), l'épine-vinette (*Berberis vulgaris*) et les ronces, mais aussi quelques genévriers, ainsi que le philaire (*Phillyrea media* ou/et *Phillyrea latifolia*) et le nerprun alaterne (*Rhamnus alaternus*). Alors que les premiers sont souvent associés au froid (bien qu'ils s'accommodent très bien du climat méditerranéen) ces dernières espèces (philaires et nerprun) sont considérées à juste titre comme de bons marqueurs de chaleur. Une fois installés pourtant, elles peuvent résister à des froids assez vifs - un peu plus pour les philaires (- 22° C, -23° C) que pour l'alaterne toutefois (-16° C, -17° C). Elles pourraient donc s'être installés pendant

¹ P. Roiron, A. A. Ali, J.-L. Guendon, M.-E. Miguères, S. D. Muller, V. Ollivier, La flore fossile du système travertineux du serre de Montdenier (Alpes de Haute Provence, France) : un nouveau jalon dans l'histoire de la végétation holocène des Alpes du Sud, ds Quaternaire, 17, 2, 2006, p. 69-77, ici pp. 72-74.

En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/325389718_LA_FLORE_FOSSILE_DU_SYSTEME_TRAVERTINE_UX_DU_SERRE_DE_MONTDENIER_ALPES_DE_HAUTE_PROVENCE_FRANCE_UN_NOUVEAU_JALON_DANS_L'HISTOIRE_DE_LA_VEGETATION_HOLOCENE_DES_ALPES_DU_SUD

² C. Delhon, S. Thiébault, J.-L. Brochier, J.-F. Berger, Dynamiques de végétation au tardiglaciaire et à l'Holocène ancien en moyenne vallée du Rhône d'après les données anthracologiques, ds Quaternaire, 21, 3, 2010, p. 281-293.

En ligne : <https://journals.openedition.org/quaternaire/5620>

l'interstade de Bölling-Alleröd (12.800/12.700-10.300 BC) et avoir survécu jusque-là. Même dans ce cas cependant, leur présence dans de nombreux échantillonnages indique qu'il faisait assez chaud pendant le Préboréal et la séquence boréo-atlantique pour qu'ils se développassent largement. Ce sont en outre des plantes qui participent activement à la reconquête des sols après les incendies. A ce titre elles sont également considérées (plus tard) comme des marqueurs anthropiques, témoins des défrichements entrepris par les premières communautés agricoles. Mais ce caractère ne doit pas occulter leurs capacités naturelles à peupler l'espace.

4.3. L'OUTILLAGE ET LA CULTURE MATÉRIELLE.

Dans la seconde moitié du Xe millénaire, après le second Grand Réchauffement du début du Préboréal (9.600 BC), une nouvelle culture a gagné le Luberon. Il s'agit du Sauveterrien - du nom de Sauveterre-la-Lémance, dans le Lot-et-Garonne, où il a été individualisé à l'abri du Martinet. En Provence ce Sauveterrien s'est fondu dans l'Azilien terminal. Cela a donné par exemple l'Azilo-Sauveterrien de l'abri de Roquefure, sur la rive gauche du Calavon, à l'ouest/sud-ouest d'Apt et à 1 kilomètre en amont du Pont Julien¹.

Le Sauveterrien se caractérise par une industrie réalisée sur lamelles et petits éclats, qui reprenaient en gros le rôle d'outils à tout faire précédemment occupé par les pointes et les lamelles à dos. Comme celles-ci, les petites pointes à dos, les lamelles étroites appointées et les armatures géométriques ou pseudo-géométriques (petites pièces triangulaires ou plus tard trapézoïdales) qui formaient alors l'essentiel du matériel étaient destinés à être fixés sur un support pour réaliser un outil composite.

Il s'agissait de microlithes, et même parfois d'hyper-microlithes (moins de 4mm au Bois Sauvage à Bonnieux par exemple, à quelques centaines de mètres en aval de l'abri de Roquefure)². On peut cependant distinguer une évolution tant dans les formes que dans le débitage de ces pièces. Bon nombre d'entre elles sont produites par le procédé du microburin. Celui-ci consiste à prendre une petite lame que l'on place sur un support présentant un bord aigu. On crée alors une coche (pièce présentant un creux obtenu par une ou plusieurs retouches) soit par des coups légers soit en pressant le bord de la lame sur le bord aigu du support. Ensuite on agrandit le creux (la coche) jusqu'à ce que la lame se brise. En répétant l'opération, on obtient plusieurs pièces de forme géométrique, en particulier des trapèzes, à partir de la lame initiale³. Dans le Mésolithique sauveterrien, le procédé a été plus ou moins utilisé selon les séquences - et peut-être même les sites - plus souvent cependant par retouches successives que par pression. Comme on le verra, la présence celle-ci caractérise plutôt le Castelnovien.

A côté des armatures géométriques et microlithiques subsiste pendant tout le Mésolithique un fond commun de petits outils "vrais", plus classiques⁴. Leur part est assez difficile à estimer. Elle semble très variable selon les gisements - et aussi selon la finesse du tamisage qui a été réalisé, comme l'a fait remarquer N. Valdeyron⁵. En 1976, dans le niveau azilo-sauveterrien de

¹ G. Sauzade, J. Buisson-Catil, avec la collaboration de P.-J. Texier, S. Renault, R. Guilbert, Préhistoire en Luberon, ds Courrier scientifique du parc naturel régional du Luberon, 1, 1997, pp. 77-98, ici p. 81.
En ligne : documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/57991/CS_1997_1_77.pdf

² G. Sauzade, J. Buisson-Catil, avec la collaboration de P.-J. Texier, S. Renault, R. Guilbert, Préhistoire en Luberon, p. 83. - J. E. Brochier, L'abri du Bois-Sauvage à Bonnieux, 84, ds IXe Congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques (U.I.S.P.P.), 1976, Livret-guide de l'excursion C2 : Provence et Languedoc méditerranéen ; sites paléolithiques et néolithiques, p. 112-113.

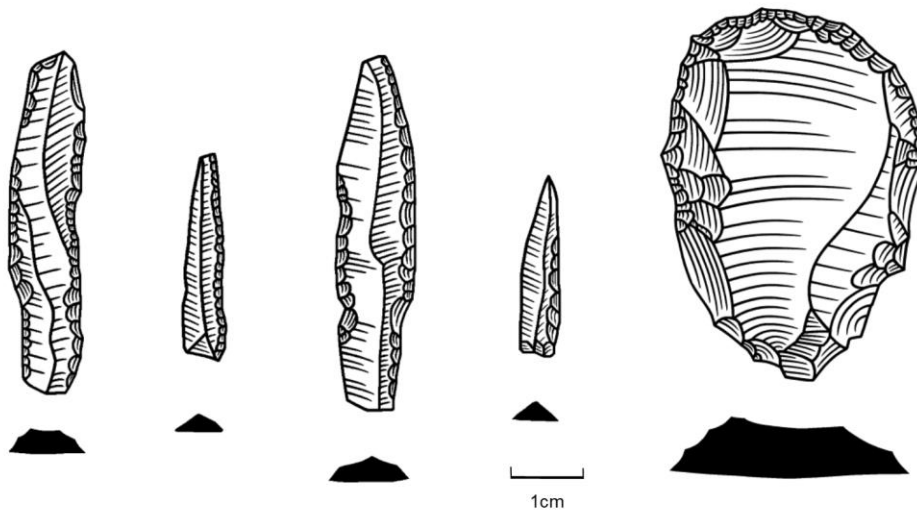
³ Sur ce procédé, bien illustré, on peut voir Wikipédia, Coup du microburin, en ligne (mars 2020) : https://fr.wikipedia.org/wiki/Coup_du_microburin

⁴ Par opposition aux microlithes qui nécessitent un assemblage de plusieurs pièces pour former un outil, il s'agit là d'outils complets.

⁵ N. Valdeyron, Cultures et société mésolithiques en France, pp. 5, 6 (§ 3.1, Caractères généraux).

PI. 26 : INDUSTRIES PROVENÇALES
DU TARDIGLACIAIRE
ET DU POSTGLACIAIRE.

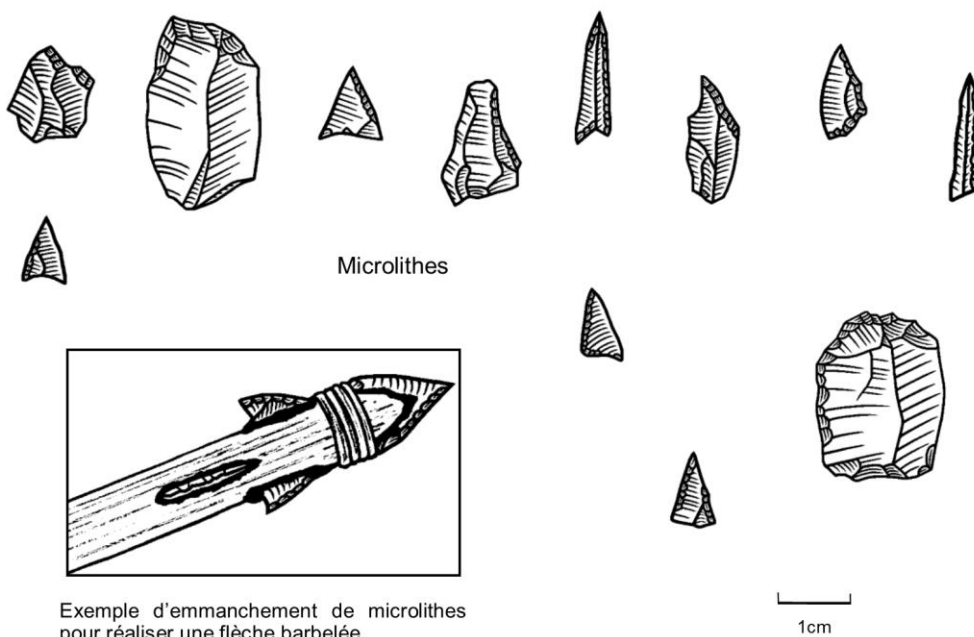
AZILIEN PROVENÇAL.



Lames et pointes à dos

Grattoir

SAUVETERRIEN PROVENÇAL.



Microlithes

Exemple d'emmanchement de microlithes pour réaliser une flèche barbelée.

Roquefure, M. Livache estimait à 6 % la part des burins et à 6,6 % celle des grattoirs. Troncatures et géométriques représentaient respectivement 18,1 % et 7 % (les géométriques incluant des troncatures concaves)¹. Mais à la Combe Buisson à Lacoste (début du Sauveterrien qualifié ici d'aziloïde) les grattoirs, outils à tout faire de l'Azilien, représentaient encore 14,3 et 11,7 % du matériel²...

Plus tard, au VII^e et VI^e millénaires, on trouve quelques grattoirs encore, petits mais solides, et des lames. On y a parfois taillé des encoches (simples ou multiples)³. Les traces d'usure qui ont pu être observées à la surface de ces lames indiquent qu'elles ont surtout servi à travailler des matières végétales : du bois, mais aussi des plantes souples⁴. On pourrait mettre ces observations en relation avec la réalisation de contenants en fibres végétales : paniers de transport, de cuisson, ou encore de stockage pour les légumineuses séchées, par exemple. Mais on pourrait également les relier à la cueillette sélective de certaines plantes et à des pratiques visant à les favoriser, en arrachant ou en coupant les mauvaises herbes autour d'elles⁵.

4.3.1. Le Sauveterrien et son évolution.

Dans un premier temps, au Sauveterrien ancien et moyen (9.500-6.600/6.500 BC), ce sont les armatures triangulaires ou les segments (plus ou moins rectangulaires) qui dominent parmi les géométriques.

Le Sauveterrien moyen méridional voit le développement des triangles de Montclus. Ils contribuent largement à définir un faciès particulier, le Montclusien (du nom de la Baume de Montclus, dans le Gard) qui règne sur une bonne partie de la Provence. On les a retrouvés en abondance au Bois Sauvage à Bonnieux et à l'abri Saint-Mitre à Reillanne⁶. Il s'agit de pièces en forme de triangle scalène aplati, retouché sur ses trois côtés. Le débitage semble alors viser l'obtention de lamelles peu épaisses et courtes, parfois de simples éclats lamellaires. Ce sont

¹ M. Livache, Les civilisations de l'Épipaléolithique et du Mésolithique en Haute-Provence et dans le Vaucluse, ds H. de Lumley (dir.), La préhistoire française, Tome I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France, Paris, C.N.R.S., 1976, pp. 1379-1381, ici pp. 1379-1380.

² Dans les deux niveaux de la grotte de la Combe Buisson à Lacoste, les grattoirs représentent encore 14,3 et 11,7 % : M. Livache, Les civilisations de l'Épipaléolithique et du Mésolithique en Haute-Provence et dans le Vaucluse, p. 1380.

³ Une coche est une pièce concave dont le creux est obtenu progressivement par plusieurs retouches, ou par un enlèvement unique (alors qualifié de clactonien). Un denticulé est une pièce à coches multiples contiguës. Définition empruntée à G. Marchand, Typologie lithique appliquée au Mésolithique et au Néolithique de l'Ouest de la France, Rennes, 2011, p. 4.

En ligne : https://perso.univ-rennes1.fr/catherine.dupont/blogperso.univ-rennes1.fr/gregor.marchand/public/Outils_typologiques.pdf

Le texte cité est extrait de G. Marchand, La néolithisation de l'ouest de la France, caractérisation des industries lithiques, British Archaeological Reports, International Series, 748, 1999, § 3.2.4. (Outils typologiques) pp. 39-51.

En ligne :

https://www.academia.edu/attachments/54301258/download_file?st=MTU4NDA4NDYyMSw4OC4xMjUuMzYuODgsMTE2OTIyMzk0&s=profile&ct=MTU4NDA4NDYyNSwxNTg0MDg0NjI3LDEwNjkyMjM5NA==

⁴ B. Gassin, G. Marchand, E. Claud, C. Gueret, S. Philibert, Les lames à coche du second Mésolithique, des outils dédiés au travail des plantes ? ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 110, 1, janvier-mars 2013, pp. 25-46.

En ligne : http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093750.pdf

G. Marchand, Folles coches du Mésolithique !, blog perso, Université de Rennes, mercredi 10 avril 2013, Industrie lithique.

<http://blogperso.univ-rennes1.fr/gregor.marchand/index.php/tag/Typologie>

⁵ Ce serait là, déjà, une végéticulture - étape intermédiaire entre la cueillette et l'agriculture - qu'il ne faut en aucun cas confondre avec la récente "agriculture biologique végétalienne" qui tend de nos jours à accaparer le champ sémantique du mot, au moins sur la toile.

⁶ M. Livache, Les civilisations de l'Épipaléolithique et du Mésolithique en Haute-Provence et dans le Vaucluse, p. 1380.

ces ébauches qui sont ensuite recoupées transversalement pour obtenir les armatures. Sauf s'il s'agit d'une extrémité, chacune de ces armatures comporte donc deux bords de l'ébauche qui sont tranchants (un seul quand il s'agit d'un triangle), et deux bords un peu plus épais (les troncutures) qui sont parfois travaillés par retouche abrupte pour les rendre plus aigus. Ce débitage, effectué par percussion directe, ne doit pas tromper : loin d'être simpliste ou grossier, il assurait selon N. Valdeyron des rendements optimaux et il réduisait considérablement la dépendance à la matière première¹ autant en termes de quantité que de qualité. Aux Agnès malgré la diversité des ressources utilisées (pas moins de onze variétés de silex)² l'essentiel du matériau, de texture parfois assez médiocre, a ainsi pu être récolté dans un rayon de 0,5 à 5 km³. Enfin, malgré la puissance du phénomène sauveterrien, la tendance à divers particularismes régionaux qui avait marqué la fin de l'Azilien n'a pas tardé à se faire sentir de nouveau au Mésolithique. En Provence, entre le début du IXe millénaire et le VIIIe millénaire, le Sauveterrien moyen du littoral a revêtu une forme particulière qui lui a valu d'être distinguée sous le nom de Montadien (de la grotte de La Montade, à Plan-de-Cuques dans les Bouches-du-Rhône).

Au Sauveterrien récent, à partir de 6.600/6.500 avant notre ère, se sont développées des armatures trapézoïdales, d'abord symétriques et à troncutures rectilignes, puis asymétriques et à troncutures concaves. Ces dernières sont qualifiées de trapèzes de Montclus. Alors qu'on les limitait au Sauveterrien moyen il y a quelques années, on pourrait à présent définir une séquence récente du Montclusien qui s'étendrait sur une partie du Sauveterrien récent à la Baume de Montclus. On pourrait donc distinguer un Montclusien ancien au Sauveterrien moyen, et un Montclusien récent pendant une partie du Sauveterrien récent (ensuite le site de Montclus est gagné par le Castelnovien). Mais il y a de nombreux sites où, par manque de données, on ne peut définir l'industrie que par le terme plus vague (et plus étendu chronologiquement) de Sauveterrien récent, ou même de sauveterroïde. Dans le Luberon un Sauveterrien récent (ou peut-être Montclusien récent), hypermicrolithique, a été reconnu à l'abri Soubeyras à Ménerbes, au Bois Sauvage à Bonnieux, à Roquefure, aux Mians au sud-ouest de Gordes ou au Grenadier (les Garrigues) à l'ouest de Goult⁴. Le débitage a changé. Les hommes ont continué à produire des lames légères, fines, mais plus régulières, et de section souvent prismatique. Elles étaient obtenues essentiellement par percussion indirecte et, peut-être un peu plus tard, également par pression. Dans le Midi ce type de débitage est dit de Montclus, de même que certaines flèches tranchantes (flèches de Montclus, à tranchant plus ou moins transversal bien que leur emmanchement fasse toujours question) qui semblent provenir de l'évolution morphologique des trapèzes de Montclus⁵. Ceci permet d'affirmer l'usage de l'arc dans la seconde moitié du

¹ N. Valdeyron, Cultures et société mésolithiques en France, Cours en ligne, Université de Toulouse, 2015, p. 5.

En ligne (page d'accueil et chapitres) : <http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/M01P0101.html>

En ligne (cours complet) : http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/Nicolas_Valdeyron_Meso.pdf

² R. Guilbert, Les systèmes de débitage de trois sites sauveterriens dans le Sud-Est de la France, ds Bulletin de la Société préhistorique française, 100, 3, 2003. pp. 463-478, ici pp. 466-467.

http://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2003_num_100_3_12867

³ G. Sauzade, J. Buisson-Catil, avec la collaboration de P.-J. Texier, S. Renault, R. Guilbert, Préhistoire en Luberon, p. 83.

⁴ J. E. Brochier, M. Livache, Les traces des derniers chasseurs-cueilleurs, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 124.

Le site des Mians avait initialement été rattaché à l'Azilien : M. Livache, Les civilisations du Paléolithique supérieur en Haute-Provence et dans le Vaucluse, ds H. de Lumley (dir.), La préhistoire française, Tome I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France, Paris, C.N.R.S., 1976, pp. 1157-1162, ici p. 1161.

Voir aussi D. Binder, Les chasseurs et pêcheurs castelnoviens du Vaucluse, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 132-134.

⁵ N. Valdeyron, Cultures et société mésolithiques en France, Cours en ligne, Université de Toulouse, 2015, p. 8.

VIIe millénaire même si son apparition demeure assez floue. On ne sait pas exactement en effet dans quels outils étaient impliqués les microlithes ou hypermicrolithes. Certains chercheurs les ayant considérés comme des projectiles, la diffusion de l'arc pourrait remonter à l'Épipaléolithique voire la fin du Paléolithique supérieur. En l'absence de tout vestige, la première preuve de l'utilisation de l'arc, des représentations sur les parois des grottes du Barranc de la Valltorta en Espagne, notamment la grotte del Civil et l'abri dels Cavals, ou l'abri del Mas d'en Josep, ne datent néanmoins que du VIIe ou VIe millénaire¹. On connaît en tout cas également, un peu plus tard, des trapèzes asymétriques qui ont apparemment servi de flèches perçantes.

4.3.2. Le Castelnovien : jusque dans le Luberon ?

Ceci toutefois nous entraîne déjà vers une autre entité culturelle. Il s'agit du Castelnovien, reconnu initialement à l'abri de la Font-des-Pigeons à Châteauneuf-les-Martigues. Sur le littoral ce Castelnovien a succédé au Montadien avant de gagner certains sites de l'arrière-pays - la Baume de Montclus notamment, encore une fois !

Au Mésolithique des échanges ont pu s'établir entre les petites communautés de nomades au hasard de leurs déplacements. La présence dans la grotte de Vauloubeau d'un exemplaire de *Callista chione*, bivalve marin nécessairement amené par l'homme préhistorique², pourrait témoigner de ces contacts. Mais pas nécessairement. L'espace devait rester très libre, ouvert à tous - et surtout, très peu peuplé. Certaines communautés du littoral ont pu ainsi s'aventurer assez loin dans l'arrière-pays, au gré de leurs déplacements, s'y installer le temps d'une saison, y revenir, ou pas - et parfois potentiellement sans rencontrer personne. Et inversement d'autres communautés évoluant principalement dans l'arrière-pays ont pu atteindre le littoral - ou certains de leurs membres ont pu s'y aventurer lors d'une exploration. Après le second Grand Réchauffement (au début du Préboréal et du Mésolithique) vers 9.600/9.500 BC, et en dehors l'épisode froid qui a mis fin à la séquence boréo-atlantique vers 6.250 (le 8.200 BP event) rien n'a vraiment bousculé les hommes. On peut donc imaginer qu'ils ont souvent trouvé le temps de s'adonner à leur curiosité du monde : curiosité des ressources que celui-ci leur offrait, des plantes et des animaux qui le peuplaient, mais aussi bien sûr de ses limites - et pour les groupes de l'arrière-pays la mer était l'une de ces limites. Au demeurant, on a reconnu des influences castelnoviennes tardives (5.300/5.200 BC) jusque dans les Alpes (la Grande-Rivoire à Sassenage) et dans l'Ain (grotte du Gardon à Ambérieu)³

En tout cas les sites sont rares où l'on peut envisager une succession de cultures et le passage au Néolithique - et encore ceux-ci ne peuvent-ils fournir chaque fois qu'un schéma ponctuel et non l'image d'un processus général.

¹ Sur ces représentations voir par exemple E. López-Montalvo, Qui a réalisé les peintures préhistoriques du Levant espagnol ? La Recherche, n° 486, avril 2014, pp. 60-64.

En ligne :

https://www.academia.edu/9424631/Qui_a_r%C3%A9alis%C3%A9_les_peintures_pr%C3%A9historiques_du_Levant_espagnol

² M. Rillardon, Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 ka BP) à l'Optimum climatique (8 ka BP), Thèse, Archéologie et Préhistoire, Université d'Aix-Marseille, 2010, ici p. 673.

En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00987084>

On a vu dans le chapitre précédent que le gros bivalve *Callista Chione* était déjà pêché par les Néandertaliens, probablement en plongeant en apnée car il vit entre 1 m et 10 m de profondeur. L'exemplaire de Vauloubeau, unique, ne permet pas de tirer de conclusions.

³ D. Binder, Les chasseurs et pêcheurs castelnoviens du Vaucluse, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 134.

Le Castelnovien dans tout ça reste un groupe bien particulier. Sur le plan de l'industrie lithique déjà, on lui devrait dans la région la réintroduction du débitage des lames par pression qui permettait de réaliser des trapèzes en série grâce à la technique du microburin. *A contrario* les hypermicrolithes ont perdu de leur caractère - il semble qu'ils n'obéissaient plus à des standards de formes aussi précis qu'auparavant¹.

Par ailleurs les sites qui sont attribués aux Castelnoviens renferment un type d'outillage inconnu jusqu'alors, lié à leur goût de l'eau et de ses ressources. Il s'agit de coquilles de mollusques au bord desquelles les hommes ont pratiqué des encoches en faisant sauter de petits éclats de sorte à ce qu'il soit denté². Leur usage demeure assez incertain. On l'a toutefois rattaché à l'exploitation du poisson - il s'agissait peut-être des peignes à écailler. On en a retrouvé un exemplaire, sur une moule lacustre (genre *Unio*), à l'abri Marq (Mourre de Sève) à Sorgues. Ces outils bien particuliers pourraient servir à établir une distinction entre les sites vraiment castelnoviens et ceux, bien plus nombreux, où l'on peut déceler quelques influences castelnoviennes nées probablement d'échanges tels que ceux que nous avons esquissés ci-dessus. Dans le Luberon ce serait le cas de la grotte de Vauloubeau à Saint-Saturnin-lès-Apt. Située au débouché de la Combe de Font-Jouvale, entre la D 115 et la D 943, à l'ouest du village, la grotte paraît de fait trop éloignée de ressources halieutiques pour qu'un établissement castelnovien s'y installât, même à l'Atlantique. C'est plus incertain pour le site des Molières au nord de Robion que son industrie permet de rapprocher d'un Castelnovien récent (vers 6.000 BC). Il offre en effet bien des points communs avec les grands habitats castelnoviens connus : il était placé sur une éminence (en l'occurrence le sommet d'une bosse sableuse) à proximité de l'eau (ici le Calavon). Mais les sondages effectués n'y ont livré aucune coquille dentée - peut-être parce qu'il ne s'agissait que de sondages. Quant à l'abri Saint-Mitre à Reillanne, le niveau castelnovien qui y a été reconnu était très pauvre³... Ce sont là les trois sites qui ont livré du matériel que l'on peut rattacher au Castelnovien dans le Luberon ou à ses abords immédiats.

Le Castelnovien final a encore fourni ici ou là de rares exemples d'os décorés - puis apparemment souvent jetés dans le feu (probablement en geste cultuel) - qui constituent la seule forme d'art connue au Mésolithique. M. Escalon de Fonton en a décrit un qu'il a retrouvé à la Baume de Montclus dans le Gard⁴. Il s'agissait d'un petit morceau d'os, préalablement raclé pour le préparer, qui avait été gravé avec un burin très fin d'une série d'incisions en forme de U anguleux, ces motifs étant ensuite soulignés d'ocre. Comme l'a souligné M. Escalon de Fonton, ils pourraient rappeler certains décors céramiques formés de sillons que l'on connaît dans le Néolithique ancien cardial (aux côtés de ceux réalisés à l'aide de la coquille du *Cardium edule* qui lui ont donné son nom). Il a donc formulé l'hypothèse qu'ils pouvaient également orner des récipients en bois ou en vannerie utilisés au Mésolithique⁵. On n'en connaît malheureusement pas d'exemple sur les trois sites qui ont fourni du matériel castelnovien autour du Luberon.

4.4. L'OCCUPATION HUMAINE.

D'une manière générale, l'être humain reste rare durant la fin de l'Épipaléolithique et au Mésolithique. Dans le Luberon et sur ses marges, on a retrouvé ses traces les plus anciennes pour ces périodes à la grotte de la Combe Buisson à Lacoste et dans l'abri de Roquefure à

¹ D. Binder, Les chasseurs et pêcheurs castelnoviens du Vaucluse, p. 133.

² D. Binder, Les chasseurs et pêcheurs castelnoviens du Vaucluse, p. 134 (avec illustration photographique).

³ J. Courtin, informations archéologiques, ds Gallia Préhistoire, 25, 2, 1982, pp. 509-538, ici p. 512.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1982_num_25_2_1706

⁴ M. Escalon de Fonton, Un décor gravé sur os dans le Mésolithique de la Baume de Montclus (Gard), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 68, 9, 1971. pp. 273-275.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1971_num_68_9_4340

⁵ M. Escalon de Fonton, Un décor gravé sur os dans le Mésolithique de la Baume de Montclus (Gard), p. 273.

Bonnieux¹. La première, située à Lacoste, au débouché d'un vallon, à 200 mètres de l'entrée sud du village, paraît plus épipaléolithique (fin du Magdalénien, Azilien). Mais le second, déjà fréquenté occasionnellement depuis des millénaires, a été occupé pendant l'Azilo-Sauveterrien (vers 9.500 BC) puis le Sauveterrien ancien ou Mésolithique ancien (9.500-8.000 BC environ). Entre la fin du Sauveterrien ancien (entre 8.300 et 8.000 BC)² et un Sauveterrien relativement imprécis³ l'homme était présent sur les marges du Luberon à La Montagne à Sénas (4 km au nord-ouest du village) et au Pey de Durance à Jouques (à la sortie du défilé de Mirabeau). Au Sauveterrien moyen (ou Mésolithique moyen) on le trouvait aux Agnels au sud d'Apt (8.000-6.600/6.500 BC) et sur le site du Bois Sauvage à Bonnieux (quelques centaines de mètres en aval de Roquefure) pendant un Sauveterrien moyen/récent hypermicrolithique (6.600-5.400/5.300 BC). On le croisait encore dans les abris des Bérards à Lurs, Soubeyras à Ménerbes et Saint-Mitre à Reillanne pendant le Sauveterrien moyen et récent (entre 8.000 et 5.400/5.300 BC)⁴.

Pendant le Sauveterrien récent (entre 6.600/6.500 et 5.400/5.300 BC) il fréquentait les abris des Mians à l'ouest de Gordes (au bord du vallon du même nom), du Grenadier/la Garrigue (ou abri N100) près de Notre-Dame-de-Lumière à Goult, du château de Roquefure à Apt, en face du vieil abri de Roquefure, et du Centre à Apt aussi, un peu en aval du précédent⁵.

Entre ce Sauveterrien récent et le Castelnovien (6.600-5.900/5.400 BC) on le rencontrait enfin dans la grotte de Vauloubeau à l'ouest de Saint-Saturnin-lès-Apt, et sur le site des Molières au nord de Robion, au bord du Calavon/Coulon⁶.

On ne peut manquer de remarquer que l'on est là, très souvent, près d'une rivière ou d'un ruisseau. Cela a pu contribuer jadis à accréditer l'idée d'une sécheresse confinante à l'aridité et poussant les humains à rechercher les cours d'eau. Mais on pourrait tout aussi bien rapporter cette situation au goût de l'homme pour les petits mammifères et les escargots, voire pour le poisson en ce qui concerne les Castelnoviens. Et aussi aux conditions de conservation, et au hasard des découvertes... Une fois de plus, tout est question d'éclairage. En outre il ne s'agit ici que d'occupations temporaires. Au Mésolithique l'homme est resté un nomade. En considérant la durée de la période, il faut donc imaginer qu'il y avait beaucoup d'autres sites dont les traces

¹ G. Sauzade, J. Buisson-Catil, avec la collaboration de P.-J. Texier, S. Renault, R. Guilbert, Préhistoire en Luberon, ds *Courrier scientifique du parc naturel régional du Luberon*, 1, 1997, pp. 77-98, ici p. 81.
En ligne : documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/57991/CS_1997_1_77.pdf

² D. Helmer, H. Monchot, Un site mésolithique de chasse à l'aurochs (La Montagne, Sénas, Bouches-du-Rhône), ds *Anthropozoologica*, 41 (2), 2006, pp. 215-228, ici p. 216.
En ligne : sciencepress.mnhn.fr/sites/default/files/articles/pdf/az2006n2a12.pdf

³ J. Courtin, Informations archéologiques, Provence-Alpes-Côte d'Azur, ds *Gallia préhistoire*, 27, 2, 1984, pp. 385-413, ici p. 394.
En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1984_num_27_2_2218

⁴ Abri des Bérards à Lurs, le long de la D 116 en amont du pont sur le Lauzon.

Abri Soubeyras à Ménerbes, au nord-ouest immédiat du hameau de Soubeyras en face des Beaumettes.

Abris de Saint-Mitre à Reillanne, à 500 m au sud-est du village, rive droite du petit ravin à l'est de Saint-Mitre.

⁵ Sur les abris du Grenadier/N100, du Centre et du château de Roquefure, voir J. E. Brochier, M. Livache, Un faciès sédimentaire anthropique original du mésolithique vaclusien : les terres noires à petits galets calcaires, ds *L'anthropologie* 107, 2003, pp. 153-165, spécialement pp. 156-158.

En ligne :

https://www.academia.edu/attachments/31371270/download_file?st=MTU4Mzk1NjczMjYwOC4xMjUuMzYuODgsMTE2OTIyMzk0&s=profile&ct=MTU4Mzk1NjcxOCwzNTgzOTU2NzY0LDEwNjkyMjM5NA==

⁶ Voir par exemple D. Binder, Néolithisation et fonctionnement des réseaux néolithiques en Vaucluse, projet collectif, ds *Bilan scientifique de la Région PACA (BSR)*, 1994, pp. 268-270, et p. 270 pour les Molières.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1994>

D. Binder, Les chasseurs et pêcheurs castelnoviens du Vaucluse, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 132-134.

se sont perdues. On ne doit jamais l'oublier, nous ne travaillons là que sur des lambeaux minuscules de l'occupation humaine, tant dans l'espace que dans le temps - des scintillements fugitifs dans une nuit insondable. Mais que d'écrits, d'hypothèses, de conjectures, de théories, mais aussi de rêve, et même parfois de passion autour de ces scintillements, et de l'obscurité qui les entoure ! C'est peut-être ce qui fait le sel de la préhistoire, et même de l'histoire - tant qu'elle n'est pas trop récente toutefois, trop fournie en sources écrites qui, à ce moment-là, étouffent l'imagination... et donnent pourtant parfois libre cours à des constructions artisanes comme ce fut le cas lors du bicentenaire de la Révolution de 1789.

En dehors du site des Agnels au Mésolithique moyen, le massif du Luberon lui-même, et les abords du vallon de l'Aiguebrun en particulier (qui ont pourtant été intensément prospectés depuis la fin du XIXe siècle) n'ont pas livré de témoins. On ne peut déterminer si cela vient d'une carence, ou de recherches ignorant complètement le tamisage.

Sans doute parce que l'humidité avait augmenté avec le caractère atlantique de la séquence, au Mésolithique moyen et surtout récent un goût paraît se faire jour pour l'installation sur des habitats placés un peu en contre-haut, que l'on retrouve chez les Castelnoviens à Châteauneuf-les-Martigues, à Montclus dans le Gard, à l'abri Marq au Mourre de Sève à Sorgues ou encore aux Molières à Robion¹. On peut envisager dès cette époque la formation en fonds de vallées de retenues naturelles constituées de végétaux et d'arbres morts (entraînés là par des pluies saisonnièrement plus importantes) autour desquelles des sols marécageux, parfois assez proches de tourbières, ont pu se développer. C'est le cas dans le Luberon à la Virginière-Marican au sud-ouest de Goult sur la rive gauche du Calavon (juste au sud de l'abri du Grenadier ou abri N100, ce qui fait que celui-ci était probablement plus proche de l'eau que de nos jours) ou encore dans le vallon du Laval entre Collongue et Malconseil, en amont du goulet de Serre, au nord-est de Cadenet². Comme ces retenues étaient riches en poissons, peut-être ce phénomène n'est-il pas étranger à la diffusion du Castelnovien (ou des Castelnoviens) vers l'intérieur - à l'abri Marq au Mourre de Sève à Sorgues, par exemple, et peut-être aussi aux Molières à Robion. Dans les habitats que l'on connaît, on ne décèle pas dans le Luberon de structures permettant d'esquisser une quelconque organisation. Tout au plus peut-on entrevoir que le site des Agnels, en bordure de la Mauragne, devait être un peu plus qu'une halte de chasse - au moins un habitat saisonnier. Alors que la fouille n'a pu être menée que sur une trentaine de mètres carrés, il a en effet livré plus de 5.000 silex et une grande quantité de restes osseux³. Il n'y a finalement qu'à Roquefure, et cela ne va bien loin, où l'on a relevé la présence de blocs accumulés peut-être intentionnellement, parallèlement à la paroi rocheuse⁴ : cette grossière muraille primitive, peut-être à même déjà de protéger du vent les hommes assis autour d'un foyer, aurait pu supporter une sorte d'abri constitué de peaux tendues sur des baliveaux, ou encore à caler une tente.

Plus loin, mais déjà hors du champ de cette étude, on a trouvé un exemple d'aménagements dans les niveaux supérieurs du site de Gramari à Méthamis, près de Malemort-du-Comtat. L'emplacement (bien exposé, et près de l'eau) a livré les traces d'une douzaine d'occupations

¹ D. Binder, Les chasseurs et pêcheurs castelnoviens du Vaucluse, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 132-134.

² A. Müller, communication verbale, 1988.

³ Sur ce site, voir par exemple J. E. Brochier, M. Livache, Les traces des derniers chasseurs-cueilleurs, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 123. - M. Rillardon, Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 ka BP) à l'Optimum climatique (8 ka BP), pp. 655-670.

⁴ Y. Boone, Les structures d'habitat au Mésolithique, ds H. de Lumley (dir.), La préhistoire française, Tome I, Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France, Paris, C.N.R.S., 1976, pp. 664-675, ici p. 665. - M. Paccard, Le gisement préhistorique de Roquefure (commune de Bonnieux, Vaucluse), ds *ahiers rhodaniens*, X, 1963, pp. 5-36.

successives pendant le Sauveterrien ancien et moyen. Les niveaux les plus anciens ont été plus ou moins emportés la Nesque. Les niveaux moyens et supérieurs eux-mêmes ont également été touchés par des crues, qui témoignent encore une fois d'une importante activité orageuse que l'on retrouve dans le bassin du Calavon¹. Un niveau dépourvu de structures (le niveau 3a, sol 3) pourrait correspondre à une halte provisoire établie entre deux crues. Malgré celles-ci, ou à cause de certaines d'entre elles, un alluvionnement important a pu se faire contre la plage en pierre constituant l'assise du site et permettant le développement de celui-ci. M. Paccard y a trouvé (le niveau 3c) les traces d'une organisation assez poussée se répétant saisonnièrement pendant plusieurs années. Il y avait là des aires de cuisson plates, dallées, circulaires, d'un mètre de diamètre environ, ainsi qu'une grande fosse-foyer de 2 mètres environ de diamètre, et de petits foyers (considérés comme occasionnels) formés de pierres disposées à plat ou sur chant autour d'un feu central. Si l'espace entre ces structures recelait peu de vestiges, une zone de débitage de silex s'étendait entre elles et la paroi rocheuse. Une occupation ultérieure (le niveau 3b, sol 2), mais sans doute proche dans le temps, a repris la même organisation mais en cantonnant la zone de débitage du silex à 2 ou 3 mètres de la paroi pour éviter le ruissellement des eaux contre celle-ci. Enfin (dans le niveau 3c) des trous de poteaux circulaires, délimités par des pierres enfoncées plus ou moins verticalement, qui se trouvaient au voisinage de la fosse-foyer et des aires de cuisson, devaient servir à accrocher des viandes et peut-être les poissons mis à sécher et à fumer².

C'est peut-être à une activité voisine, en tout cas une forme de cuisson, que l'on doit rapporter les petits galets brûlés retrouvés par centaines ou milliers sur de nombreux sites mésolithiques, notamment à Roquefure (où ils étaient particulièrement abondants), au Bois Sauvage, à Soubetras ou au Grenadier³. On a vu plus haut que les Paléolithiques avaient pu utiliser des galets chauffés au feu pour cuire ses aliments ou se faire des infusions d'herbes dans des paniers tressés serrés, des bols en bois, des peaux tendues en creux sur un cadre, voire les poches stomacales des grands animaux qu'ils avaient tués. Pour ce faire ils attrapaient ces pierres avec des baguettes et les posaient dans les récipients remplis d'eau ou de graisse qu'elles réchauffaient. Il fallait seulement renouveler l'opération assez régulièrement. Pour griller la viande, ils pouvaient aussi en poser des quartiers ou des tranches sur des dalles brûlantes, un peu comme une *plancha*. Il suffisait d'allumer un feu dessus puis de disperser celui-ci une fois la dalle très chaude. L'homme avait donc l'habitude de recourir à des pierres chauffées pour la cuisson de ses aliments. Les petits galets, parfois de dimensions très réduites (quelques millimètres) offraient d'autres possibilités. Avec eux, on pouvait envelopper les aliments pour les cuire. Ceci permettrait peut-être d'éclaircir le mode de cuisson des escargots dont les coquilles ne semblent pas dans l'ensemble avoir été soumises à de hautes températures (pas plus de 200°)⁴. On pourrait envisager que les galets étaient chauffés entre 500 et 800° environ⁵ par un feu installé dessus. Celui-ci ayant été dispersé, les galets devaient être laissés quelque temps à refroidir avant qu'on y jetât les malheureux gastéropodes, afin de ne pas les carboniser. Mais ce n'est pas tout. On pourrait également imaginer que les galets brûlés, avec une technique assez

¹ J. E. Brochier, Evolution des climats et des paysages vauclusiens au cours du Wurmien récent et du Postglaciaire, Paléoécologie de l'homme fossile, 1, Paris, C.N.R.S., 1977, pp. 135 et s., p. 156.

² Sur Gramari voir J. E. Brochier, M. Livache, Les traces des derniers chasseurs-cueilleurs, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 115-118.

³ J. E. Brochier, Petits galets brûlés mésolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 114-115.

⁴ J. André, Les gastéropodes terrestres traceurs anthropiques et éco-climatiques des niveaux du Mésolithique final et du Néolithique ancien en Méditerranée Occidentale, ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, C.N.R.S., 1987, pp. 143-148.

⁵ J. E. Brochier, Petits galets brûlés mésolithiques, p. 114.

voisine, ont pu servir à cuire ou à dessécher de la viande, pour peu qu'elle fût coupée en fines tranches ou lanières. Les hommes auraient creusé une petite fosse, dans laquelle ils auraient par exemple simplement disposé une alternance de couches de galets chauffés et de couches de viande coupée finement. Après dispersion du feu allumé dessus, ils auraient même pu remuer le tout avec une forte branche pour assurer la cuisson ou plutôt une dessiccation assez poussée de la viande. Ce procédé aurait pu s'avérer particulièrement intéressant pendant des séquences très humides où le séchage en plein air, et même le boucanage, pouvaient se révéler problématiques. Il ne faut pas oublier qu'à Gramari dans le niveau 3b les hommes ont dû reculer à 2 à 3 mètres de la paroi pour échapper au ruissellement des pluies contre celle-ci... Avec les galets brûlés ils auraient donc pu produire, quelles que soient les conditions météo, une sorte de viande séchée assez proche du *biltong* d'Afrique australe. Ceci renvoie vers les aborigènes à qui les Boers¹ ont semble-t-il emprunté la recette - tout en l'améliorant avec une marinade de vinaigre et d'épices. Les Mésolithiques bien sûr ignoraient le vinaigre, mais on a vu qu'ils utilisaient couramment les baies de genièvre...

Le souci de se procurer facilement des aliments susceptibles de pallier l'absence des produits de la cueillette à la mauvaise saison (et les escargots pendant leur hibernation) n'était peut-être pas étranger à ces entreprises de conservation. Mais les escargots eux-mêmes, outre la facilité qu'ils représentaient, permettaient déjà une forme de conservation des aliments au cours des déplacements. Cette fois-ci cependant il s'agissait de la conservation d'animaux vivants. Sans être à proprement parler de l'élevage, comme la végéiculture dont on va reparler le geste pourrait traduire une tentative d'utiliser au mieux les ressources de la nature - de la domestiquer, déjà, un peu, en quelque sorte² ?

4.5. LES RESSOURCES ET LES ACTIVITÉS.

A Sénas, lors de l'installation saisonnière sur le site de La Montagne, les restes retrouvés suggèrent que toutes les ressources du territoire environnant, sans doute jusqu'aux Alpilles et au petit Luberon, étaient prospectées et exploitées³. A la grotte de l'Abeurador à Félines-Minervois, J. Vaquer et M. Barbaza ont estimé à une dizaine de kilomètres de rayon le territoire

¹ Parmi lesquels les descendants de Huguenots français dont certains venus du... Sud Luberon en 1688, après la révocation de l'Edit de Nantes.

Sur ce thème, voir par exemple M. Boucher, French speakers at the Cape in the first hundred years of Dutch East India Company rule, the European background, Pretoria, UNISA (University of South Africa) et Hiddingh-Currie Fund, 1981, en particulier le chapitre 7.

En ligne (présentation de l'ouvrage et différentes parties) :

<http://uir.unisa.ac.za/handle/10500/19477>

En ligne (chapitre sept) :

http://uir.unisa.ac.za/bitstream/handle/10500/19477/Boucher__M__086981222X__Section6.pdf?sequence=8&isAllowed=y

Plus accessible (en français) un article sur l'un des colons provençaux : Jean Roy, ds Wikipedia.

En ligne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean_Roy

² En ce sens en tout cas, pour les escargots P. G. Bahn, Pyrenean Prehistory, Warminster, Aris & Phillips, 1983, pp. 47-49. - F. Fernández-Armesto, Near a Thousand Tables : A History of Food, New York, The Free Press, 2002 pp. 56-59.

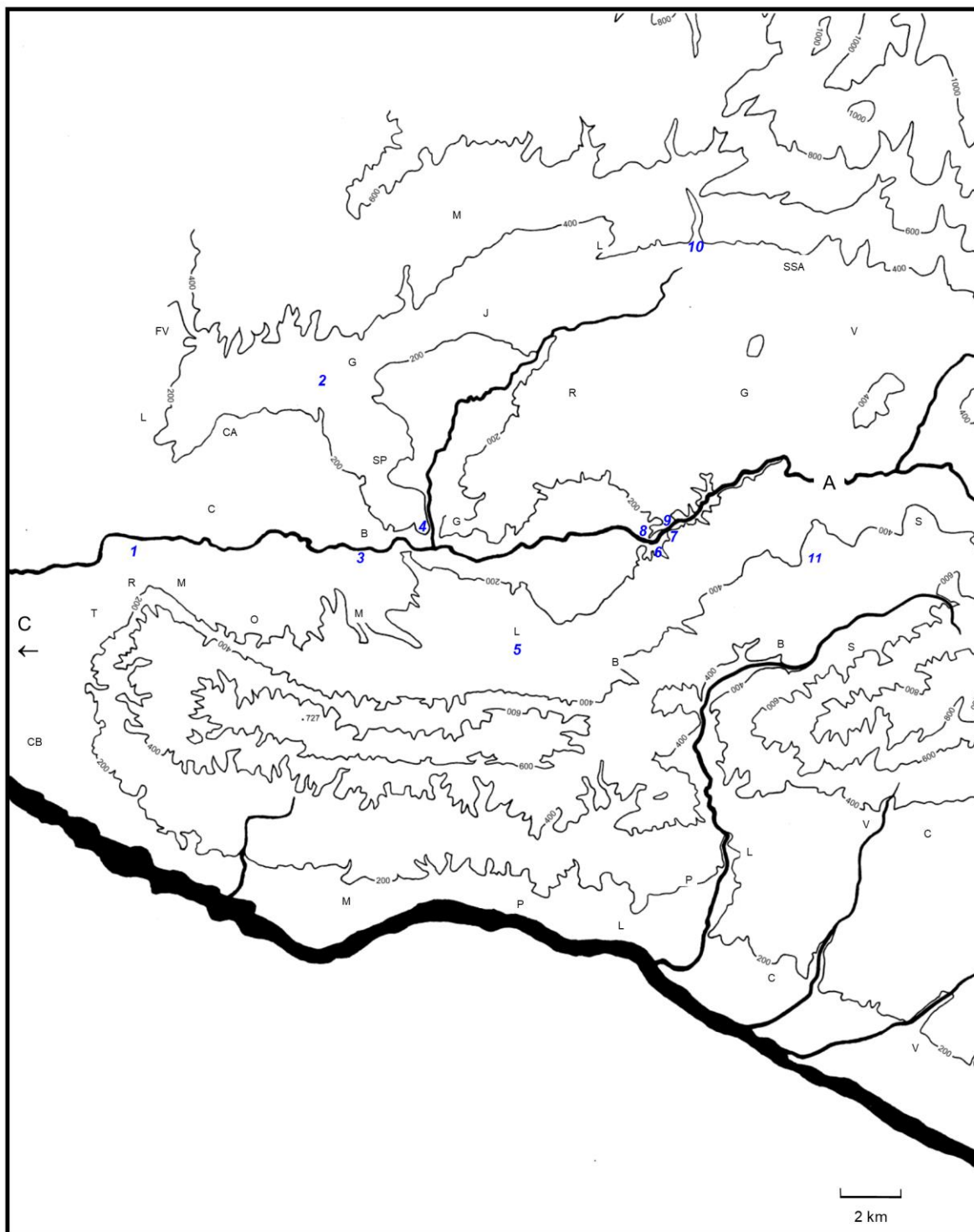
D. Lubell, Prehistoric edible land snails in the circum-Mediterranean, the archaeological evidence, ds J.-P.

Brugal, J. Desse (dir.), Petits animaux et sociétés humaines, du complément alimentaire aux ressources utilitaires, XXIVe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Antibes, Éditions APDCA, 2004, pp. 77-98, ici p. 78.

En ligne : https://www.researchgate.net/publication/242323383_Prehistoric_edible_land_snails_in_the_circum-Mediterranean_the_archaeological_evidence/link/0046353a708a51efb1000000/download

³ D. Helmer, H. Monchot, Un site mésolithique de chasse à l'aurochs (La Montagne, Sénas, Bouches-du-Rhône), ds *Anthropozoologica*, 41 (2), 2006, pp. 215-228, ici p. 218.

En ligne : sciencepress.mnhn.fr/sites/default/files/articles/pdf/az2006n2a12.pdf

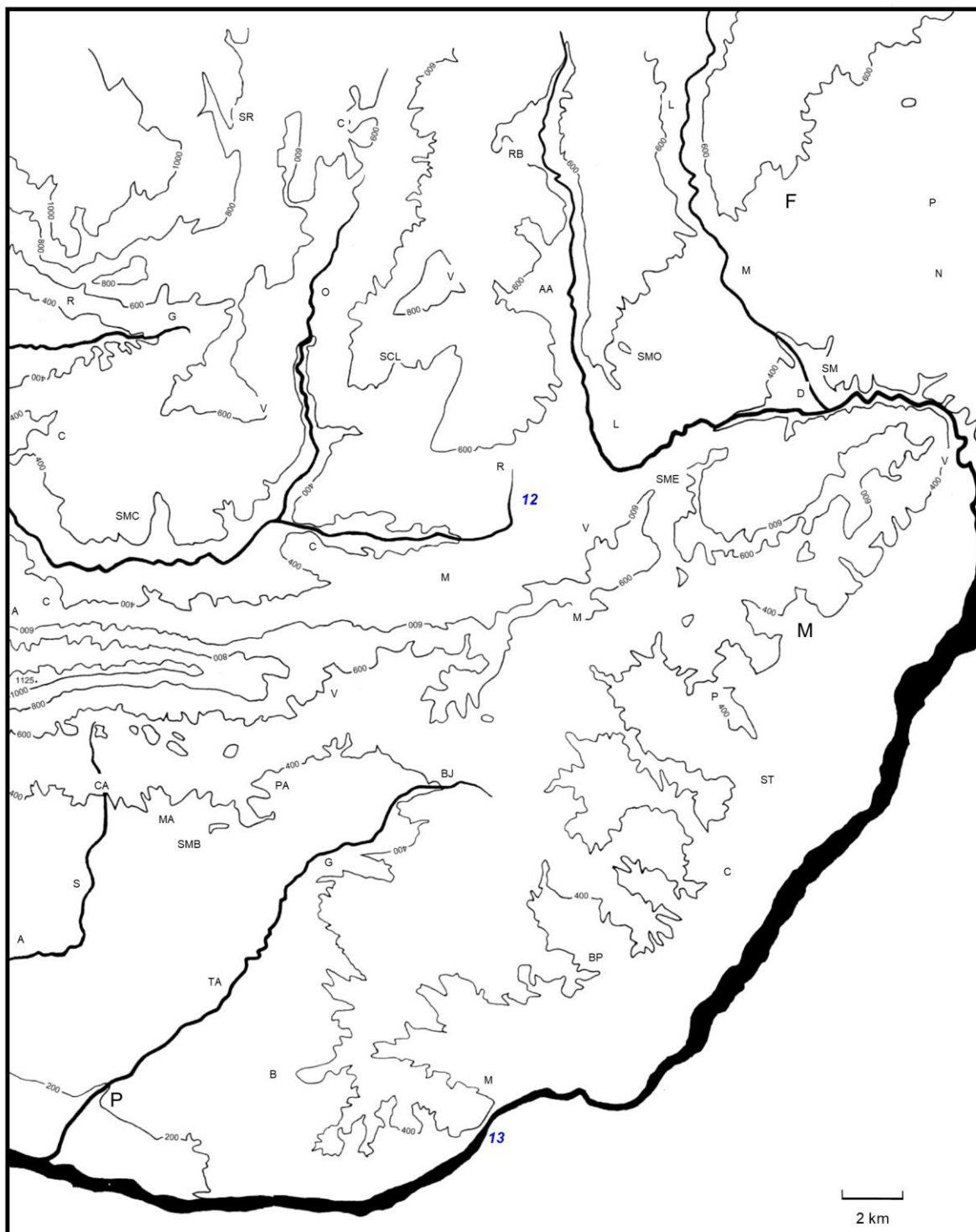


PI. 27 : LE LUBERON MÉSOLITHIQUE.

- | | | |
|--------------------|----------------------------------|----------------------------|
| 1 Les Molières ●● | 5 Grotte de la Combe Buisson ● | 9 Abri du Centre ● |
| 2 Les Mians ● | 6 Abri du Bois Sauvage ●● | 10 Grotte de Vauloubeau ●● |
| 3 Abri Soubeyras ● | 7 Abri de Roquefure ●● | 11 Les Agnels ● |
| 4 Le Grenadier ● | 8 Abri du château de Roquefure ● | |

● Mésolithique ancien ● Mésolithique moyen ● Mésolithique récent ● Influences castelnoviennes





12 Abri de Saint-Mitre ●●●●

13 Abri du Pey de Durance ●●

● Mésolithique ancien ● Mésolithique moyen ● Mésolithique récent ● Influences castelnoviennes

La carte des sites fait apparaître un blanc dans le Luberon et au sud de celui-ci. La pénurie observée dans le vallon de l'Aiguebrun et au débouché des gorges du Régalon, voire auprès du défilé de Serre à Cadenet, ne manque pas de surprendre. Il est pour autant impossible de considérer que cela traduit une désaffectation des Mésolithiques pour cette zone. C'est plus probablement le fruit du hasard des découvertes. La présence d'un outillage microlithique ou hypermicrolithique et l'absence de fouilles récentes recourant au tamisage systématique ne sont sans doute pas étrangères au phénomène.



de la tribu¹. Cela rejoint des observations effectuées sur le site des Agnels, au sud d'Apt². R. Guilbert a identifié onze variétés de silex. Certaines d'entre elles sont peu représentées, et seulement par des formes finies (par exemple de grands éclats larges pour le silex bleu bédoulien). Elles ont donc été débitées ailleurs. Les trois variétés les mieux représentées (qui fournissent trois quarts des silex) fournissent en revanche des traces de toute la chaîne opératoire - même lorsqu'il s'agit de silex que l'on ne trouve pas à proximité immédiate du site, ce qui implique un transport de la matière première brute ou des *nucleus*. C'est le cas de deux au moins parmi ces trois variétés, qui ont également été utilisées pour la réalisation des microlithes (silex éocène rose orangé, silex blond bédoulien ou crétacé)³. Si l'on prend en compte le silex bleu bédoulien se dessine un territoire beaucoup plus large qu'à l'Abeurador. On le rencontre en effet à Sault, à une trentaine de kilomètres⁴. Mais il y a des nuances dans le territoire actif : le silex de Sault a été ramené aux Agnels sous forme de grands éclats alors que les autres, disponibles dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, voire moins, ont été ramenés bruts ou sous forme de *nucleus*. Sans doute y a-t-il là la trace de zones visitées plus souvent que d'autres. Le contexte toutefois de nomadisme des populations mésolithiques pourrait fournir une autre explication tout aussi plausible. Le groupe des Agnels pouvait être passé par Sault assez longtemps avant d'arriver à Apt - suffisamment longtemps pour que l'on ne gardât du silex recueilli là que quelques éclats larges, les autres pièces ayant été abandonnées sur d'autres campements (alors que les silex ramassés dans les environs n'avaient au contraire pas encore été débités).

De toute façon, compte tenu du faible peuplement de la région, la notion de territoire ne doit être prise et comprise qu'en tant qu'espace visité plus ou moins régulièrement par la tribu (ou certains de ses membres) et non en tant qu'espace que celle-ci se serait clairement approprié, notamment face à d'autres communautés.

Les recherches menées à Sénas montrent bien cependant qu'au lieu d'une région aride, où la survie aurait été difficilement assurée, comme on le pensait jadis, c'est un ensemble très riche qui s'offrait aux Mésolithiques.

Alors que pendant les séquences glaciaires leur consommation était limitée par une belle saison très brève, les végétaux ont pu prendre ici une place très importante⁵. On estime en effet que la biomasse végétale a été multipliée par 4 ou 5. Chaque grand chêne de la forêt tempérée peut produire plusieurs centaines de kilogrammes de glands, riches en protéines et en amidon, dont on peut éliminer l'amertume en les faisant tremper ou griller. Les hêtres procurent une faîne

¹ J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique : la Balma de l'Abeurador, ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, C.N.R.S., 1987, pp. 231-242

En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1036>

² Sur ce site, voir par exemple J. E. Brochier, M. Livache, Les traces des derniers chasseurs-cueilleurs, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussey, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 123.

M. Rillardon, Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 ka BP) à l'Optimum climatique (8 ka BP), Thèse, Archéologie et Préhistoire, Université d'Aix-Marseille, 2010, ici pp. 655-670.

En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00987084>

³ R. Guilbert, Les systèmes de débitage de trois sites sauveterriens dans le Sud-Est de la France, ds Bulletin de la Société préhistorique française, 100, 3, 2003. pp. 463-478, ici pp. 466-467.
http://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2003_num_100_3_12867

⁴ M. Blet-Lemarquand, D. Binder, B. Gratuze. Essais de caractérisation des silex bédouliens provençaux par analyse chimique élémentaire, ds Revue d'Archéométrie, 24, 2000. pp. 149-167, ici tab. 1 p. 153.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/arsci_0399-1237_2000_num_24_1_995

⁵ Pour la plupart des données qui suivent, voir M. Barbaza, Les civilisations postglaciaires, La vie dans la grande forêt tempérée, Paris, La maison des roches, 1999, pp. 31 et s. [Ouvrage repris sous le titre La France mésolithique dans le contexte des grandes forêts tempérées d'Europe ds J. Clottes (dir.) La France préhistorique, un essai d'histoire, Paris, Gallimard, 2010, p. 228-255.]

riche en matières grasses. Même s'ils étaient moins abondants en Provence que dans le Sud-Ouest, les noisetiers sont très prodigues de leurs fruits et 100 g de noisettes sèches fournissent 656 kcal (contre 116 pour la viande de cerf, et 250 pour celle de bœuf). Elles renferment en outre 14% de protéines (contre 20% à 21% pour la viande de cerf et de lapin mais seulement 17% pour celle de bœuf). On en a retrouvé les traces sur le site des Agnels au sud d'Apt¹. On consommait là également des prunelles, ainsi que des cônes de genièvre (que nous appelons baies). L'abondance de ce dernier, déjà reconnu sur des sites magdaléniens, suggère alors une cueillette régulière². Il faut donc imaginer que la cuisine des Mésolithiques faisait appel aux condiments, même si les baies de genièvre ont également pu servir comme teinture et comme médicament : ses propriétés diurétiques, antitussives, antirhumatismales et antiseptiques notamment sont bien connues. La vigne sauvage a également été identifiée à l'abri de l'Eglise à Méthamis dans les gorges de la Nesque. A tous ces fruits et baies il faut ajouter les parties aériennes mais aussi les bulbes et rhizomes des plantes comestibles que la nature offrait avec prodigalité. Dans le Sud-Ouest on a estimé que les rhizomes de fougères pouvaient représenter une ressource de plusieurs tonnes par kilomètre carré. Il ne faut donc pas négliger les "herbes" (notamment toutes les salades des champs, mais également poireaux et asperges sauvages) ni les "racines" (carottes sauvages aussi bien que racines de trèfle). Il ne faut pas oublier non plus les champignons ni certains lichens en hiver. Les graines carbonisées de mâche (*Valerianella* sp.)³ retrouvées à l'Abeurador et à Fontbrégoua sont là pour nous rappeler la présence - et l'importance - de tous ces végétaux qui ordinairement ne laissent pas de trace. Le Mésolithique a également vu l'apparition et la montée en puissance des légumineuses dans les échantillonnages réalisés sur ses sites. Au Agnels, pendant le Sauveterrien moyen (8.000-6.600 avant notre ère) on a retrouvé les restes d'une plante de la famille des gesses (*Lathyrus* sp.). Et pendant le Sauveterrien récent (6.600-5.300) à la grotte de Fontbrégoua, à Salernes dans le Var, leur abondance et leur variété (vesces, gesses, lentilles) a suggéré, sinon une mise en culture, tout au moins des pratiques visant à favoriser leur venue, en arrachant par exemple les mauvaises herbes autour d'elles⁴. Ce serait là, déjà, de la végéculture (étape intermédiaire entre la cueillette et l'agriculture)⁵. C'est exactement ce que J. Vaquer et M. Barbaza ont suggéré pour la grotte de l'Abeurador à Félines-Minervois dans l'Hérault, tout en préférant le terme d'horticulture à celui de végéculture⁶. Il y aurait peut-être même à l'Abeurador, comme à

¹ L. Bouby, Le genévrier (*Juniperus* sp.), une plante alimentaire au Mésolithique ? ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 125.

² L. Bouby, Le genévrier (*Juniperus* sp.) ; une plante alimentaire au Mésolithique ?, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 125.

³ J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique : la Balma de l'Abeurador, § 40 de la version en ligne.

⁴ D. Binder, J. Courtin, Nouvelles vues sur les processus de néolithisation dans le sud-est de la France, « Un pas en avant, deux pas en arrière », ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, C.N.R.S., 1987, p. 491-499.
En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1121?lang=fr>

⁵ Le terme de végéculture employé dans ces pages n'a bien sûr aucun rapport avec la récente "agriculture biologique végétalienne" qui tend de nos jours à accaparer le champ sémantique du mot, au moins sur la toile.

⁶ J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique, la Balma de l'Abeurador, ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, C.N.R.S., 1987, pp. 231-242, notamment ici § 59 de la version en ligne : «... la possibilité d'une manipulation de l'environnement par la protection de certaines plantes, une cueillette qui prend garde de ne pas détruire les stations voire la favorisation artificielle par l'incendie et les semilles de graines autour de l'habitat nous paraît tout à fait envisageable et pourrait constituer un stade horticole qui serait le prélude de l'agriculture véritable. »
En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1036>

Fontbrégoua, la traces de semences de mâche (*Valerianella* sp.)¹ récoltées pour être dispersées autour de l'habitat ou sur des emplacements jugés propices. On peut donc considérer, même si les traces sont ténues, que la cueillette devait représenter une part importante des ressources et de l'activité. Dans la grotte de l'Abeurador les chercheurs ont pu définir que pour certains niveaux mésolithiques ce sont même les aliments végétaux qui assuraient l'essentiel de la subsistance². Les légumineuses, qui étaient favorisées à Fontbrégoua (à Salernes, dans le Var) comme à l'Abeurador, peuvent contenir jusqu'à 25% de protéines. Mais en raison de leur toxicité à dose importante, certaines d'entre elles (gesses, vesces), ne pouvaient constituer qu'un apport occasionnel³.

Devant la diversité qui s'offrait à eux, il faut donc bien saisir que le régime alimentaire des Mésolithiques, en particulier les escargots, ne leur était pas imposé par leur environnement mais relevait de choix. On pourrait faire la même observation au Magdalénien supérieur (pendant la séquence de Bölling, 12.800/12.700-12.000 BC) où l'on a retrouvé, à défaut d'escargotières, une micro-faune abondante composée de campagnols, de mulots, et même de musaraignes, alors que le couvert végétal abritait nombre de grands mammifères (cerfs, sangliers, chevreuils, ou aurochs)⁴. A ce titre il faut d'ailleurs signaler que, loin de constituer un pis-aller, c'était un choix judicieux. Les petits mammifères en effet sont très abondants et susceptibles en valeur absolue de fournir 5 kg de viande par hectare, contre 3 seulement pour les grands mammifères beaucoup moins nombreux⁵. Au Mésolithique qui nous occupe plus particulièrement ici, J. E. Brochier avait attiré l'attention en 1977 sur les restes de petits mammifères et d'oiseaux, tandis que M. Escalon de Fonton et H. de Lumley parlaient en 1956 déjà de "peuples chasseurs de lapins et mangeurs d'escargots"⁶. Pour se nourrir, on peut donc considérer que les hommes ont privilégié l'économie de temps et de moyens, ainsi que les comportements opportunistes. En priorité ce sont les mammifères (grands et petits) et les escargots qui en ont fait les frais, mais il ne faut pas oublier les oiseaux (pigeons bisets, perdrix), les poissons (anguilles, truites, carpes, barbeaux...), les batraciens (grenouilles et crapauds), les reptiles - couleuvres, mais aussi tortues terrestres (d'Hermann, *Testudo hermanni*) et d'eau douce (cistude, *Emys orbicularis*)⁷.

¹ J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique : la Balma de l'Abeurador, § 40 de la version en ligne.

² J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique : la Balma de l'Abeurador, § 38, 41 et 42 de la version en ligne.

³ Les vesces comme les gesses sont toxiques au moins pour les animaux monogastriques comme nous (dotés d'une seule poche stomacale, à la différence des ruminants).

⁴ En ce sens S. Costamagno, V. Laroulandie, L'exploitation des petits vertébrés dans les Pyrénées françaises du Paléolithique au Mésolithique : un inventaire taphonomique et archéozoologique, ds J.-P. Brugal et J. Desse (dir.) Petits animaux et sociétés humaines, du complément alimentaire aux ressources utilitaires, XXIVe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, 23-25 octobre 2003, Antibes, APDCA, 2004, pp. pp.369-382 (403-416, ici pp. 411-412).

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00086567>

Pour la datation du Magdalénien supérieur, voir notamment M. Langlais, Chronologie et territoires au Magdalénien entre le Rhône et l'Ebre, L'exemple des armatures lithiques, ds Recherches sur les armatures de projectiles du Paléolithique supérieur au Néolithique (Actes du Colloque C83, Xve Congrès de l'UISPP, Lisbonne, 4-9 septembre 2006, Palethnologie 2008, pp. 220-249 ici p. 221.

En ligne :

https://www.academia.edu/1277355/Recherches_sur_les_armatures_de_projectiles_du_Pal%C3%A9olithique_sup%C3%A9rieur_au_N%C3%A9olithique

⁵ M. Barbaza, Les civilisations postglaciaires, La vie dans la grande forêt tempérée, Paris, La maison des roches, 1999, p. 31.

⁶ J. E. Brochier, Evolution des climats et des paysages vauclusiens au cours du Würmien récent et du Postglaciaire, Paléoécologie de l'homme fossile, 1, Paris, C.N.R.S., 1977, notamment pp. 139, 156. - M. Escalon de Fonton, H. de Lumley, , Les industries mésolithiques en basse-Provence, ds Provence Historique, VI, 24, Avril-Juin 1956, pp. 89-106, ici p. 103.

⁷ M. Rillardon, Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 ka BP) à l'Optimum climatique (8 ka BP), pp. 735, 745.

Comme pour l'Azilien, les ressources fournies par la pêche ont pu être souvent sous-estimées, faute de tamisage assez fin ou de matériel évident. Mais à la fin du Mésolithique, on sait que les Castelnoviens ont largement privilégié cette activité et le ramassage des coquillages. A Châteauneuf comme à l'abri Marq au Mourre de Sève à Sorgues, les restes de mammifères sont assez rares¹. Pour poursuivre cependant le parallèle avec le Magdalénien supérieur où l'on s'intéressait déjà beaucoup au petit gibier (mammifères, oiseaux, poissons), on peut déjà observer que la chasse aux petits mammifères ne réclamait qu'un effort limité. Dans les sociétés dites primitives on la confie souvent aux enfants et aux vieilles personnes. La montée en puissance de cette forme de chasse reflète donc de sérieux bouleversements dans les mentalités. On est bien au-delà sans doute d'une inadéquation du propulseur au couvert forestier (celui-ci étant par ailleurs discontinu) qui a parfois été évoquée. Dans les deux cas, Magdalénien supérieur et Mésolithique, cela pourrait indiquer l'adoption d'un mode de prédation où la cueillette aurait sérieusement concurrencé la chasse, bien que celle-ci restât pratiquée lorsque l'occasion s'en présentait, et même qu'on l'organisât dans des circonstances bien précises, telles que la chasse aux grands bœufs sauvages à Sénas par exemple. Dans des circonstances bien précises, liées à des moments particuliers : c'est à la fin de l'automne, juste après le rut, que les Mésolithiques semblent y avoir chassé les aurochs. Ils auraient rabattu et coincé les animaux (un groupe de femelles et des mâles célibataires venus concurrencer le ou les mâles dominants) dans une sorte de goulet situé entre la plaine et la pente abrupte se terminant ici ou là en petites falaises. On a rapproché cette pratique des *kill sites* amérindiens évoqués par D. Speth et K. A. Spielmann, bien que ces derniers aient été utilisés au printemps². Et on a dénombré au moins deux épisodes de chasse différents (tout en pensant qu'il y en a eu davantage) ce qui paraît témoigner d'une pratique régulière de ce type d'activité, année après année, et de l'utilisation de ce site en particulier. Il offrait sans doute des avantages : propice à tendre un piège (les animaux se heurtant ensuite à la forte pente surmontée d'une barre rocheuse) il devait être situé à proximité d'un point de rassemblement des aurochs lors du rut. On peut supposer en effet que, comme les cerfs pour le brome, ils fréquentaient toujours les mêmes endroits.

A Sénas les restes retrouvés indiquent que plusieurs tonnes de viande ont été produites. Même si l'on tient compte de plusieurs années de fréquentation, c'est énorme. Les chercheurs ont estimé qu'il avait dû falloir boucaner la viande pour pouvoir la conserver. La même observation est ressortie à Gramari de l'observation des structures : dans les niveaux supérieurs, on a découvert tout un ensemble de foyers circulaires qui ont dû servir à griller, fumer ou boucaner le gibier et peut-être aussi le poisson afin de les conserver³. Il n'est sans doute pas anodin que les chasses aient pris place à la fin de l'automne. C'est le moment où la nature s'apprête à s'endormir et où les produits de la cueillette commencent à se raréfier – de même que les escargots. Il y aurait donc là, comme on pouvait s'y attendre, un véritable opportunisme permettant de pallier par un effort mesuré (les bêtes se regroupant naturellement à un endroit bien connu) l'absence programmée des ressources ordinaires réclamant, elles, beaucoup moins d'efforts.

Face aux tonnes de viande fournies par les grands bœufs sauvages, on peut s'interroger sur la place des sangliers, cerfs, chevreuils, bouquetins, chamois ou ânes sauvages dont on a

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00987084>

¹ D. Binder, Les chasseurs et pêcheurs castelnoviens du Vaucluse, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 134.

² D. Speth, K. A. Spielmann, Energy Source, Protein Metabolism, and Hunter-Gathered Subsistence Strategies, ds Journal of Anthropological Archaeology, 1983, pp. 1-31, ici p. 2.
En ligne : <https://deepblue.lib.umich.edu/handle/2027.42/25268>

³ J. E. Brochier, M. Livache, Les traces des derniers chasseurs-cueilleurs, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 117-118.

également retrouvé quelques restes à Sénas. Rapporté au grand bœuf sauvage, l'appoint qu'ils pouvaient offrir au moment de constituer des réserves paraît peu important, surtout si on le rapporte au temps perdu à les traquer. Peut-être les Mésolithiques accordaient-ils d'autres propriétés à leur viande, ou recherchaient-ils des saveurs différentes. Mais leur chasse a pu fournir aussi - et pourquoi pas ? - une activité de détente non exempte d'un esprit de compétition... En dehors des moments intenses où le climat a changé brutalement - où les températures ont monté de 6 à 10 degrés en un demi-siècle ou un siècle par exemple¹ - il faut envisager que la vie des Mésolithiques devait être relativement dépourvue de stress.

En ce sens, on pourrait éventuellement la rapprocher de celle des Pirahãs, un peuple de l'Amazonie² qui aurait vécu, selon le chercheur qui l'a étudié, sans passé, sans futur³, sans chiffres⁴, sans rites⁵, et dans une très grande liberté de mœurs⁶. Sa langue, extrêmement simple, ou simplifiée (car on ne sait pas si cela proviendrait d'une régression ou si cela lui serait naturel), aurait même ignoré la récursivité chère au linguiste N. Chomsky⁷.

¹ L. Deschodt, Variations d'humidité et peuplement du marais de Dourges au Tardiglaciaire, ds J.-F. Berger (dir.), Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 157-169, ici fig. 1 p. 160.

F. Grousset, Les changements abrupts du climat depuis 60 000 ans, ds Quaternaire, 12, 4, 2001. pp. 203-211, ici p. 204.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_2001_num_12_4_1693

² Sur les Pirahãs, voir D. Everett, Le monde ignoré des Indiens pirahãs, Paris, Flammarion, 2010.

Également M. O'Neill, R. Wood, La langue cachée d'Amazonie, Screen Australia, Screen NSW, ARTE France, Smithsonian Channel, Essential media, Australian Broadcasting Corporation, 2013.

En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=C3-zLWdcQec>

³ D. Everett, Le monde ignoré des Indiens pirahãs, Paris, Flammarion, 2010, pp. 175 et s.

Ceci inclurait l'absence de tout folklore, de toute histoire, de tout mythe concernant les origines, et bien sûr de toute création.

Toutefois, l'auteur relate ailleurs qu'un Pirahã lui a dit parlant d'une enfant : " *Quand elle sera grande, elle sera ma femme* " (*op. cit.*, p. 142). Et quoiqu'il se réfère plus loin à une "immédiateté de l'expérience" pour deux événements dans leur façon de survenir (*op. cit.*, pp. 176-177) il n'en demeure pas moins qu'il y a là, indiscutablement, une projection dans le futur.

⁴ D. Everett, Le monde ignoré des Indiens pirahãs, pp. 159-160.

⁵ *Ibidem*, pp. 116-119.

Mais là encore, l'auteur rapporte par ailleurs, malgré l'absence de rites funéraires, que " *parfois les morts sont enterrés en position assise, avec leurs biens autour d'eux (jamais plus d'une dizaine de petits objets, puisqu'ils accumulent peu de choses matérielles au cours de leur vie)* " (*op. cit.*, p. 116). Cela n'implique certes pas nécessairement une croyance en l'au-delà. Il peut s'agir simplement de se protéger des esprits omniprésents, tournant autour des morts (et potentiellement de leurs objets personnels) - mais il eût quand même été bon de poser la question aux Pirahãs, ce que D. Everett n'a, semble-t-il, pas songé à faire malgré toutes les années passées à leurs côtés.

⁶ D. Everett, Le monde ignoré des Indiens pirahãs, pp. 117-118, 142, 144.

L'auteur relate cependant un viol collectif (*op. cit.*, p. 118) dont son épouse a été témoin - mais sans en préciser encore une fois ni les circonstances (pourtant sources de questionnement dans une société apparemment dépourvue d'interdits d'ordre sexuel) ni les suites que l'acte a pu avoir.

⁷ Pour simplifier - ce que les linguistes, comme les philosophes, font rarement... - on peut définir la récursivité ou récursion comme la possibilité de produire des énoncés comportant des enchâssements ou des enchaînements en nombre infini à partir de conjonction ou de propositions subordonnées.

Par exemple à partir de "l'homme a vu l'ours" : "l'homme et la femme ont vu l'ours" - "l'homme et la femme et l'enfant ont vu l'ours" - "l'enfant de l'homme et de la femme a vu l'ours" - "l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours" - etc...

Selon N. Chomsky, la récursivité serait le propre de tous les langages humains, et trouverait son origine dans le code génétique de l'espèce - mais on n'a pas encore identifié de gène de la récursivité, et cela poserait en outre la question du pourquoi du langage des Néandertaliens... ou de leur ancêtre commun avec *Homo (sapiens) sapiens*. Pour confirmer la nature non récursive de la langue pirahã, l'équipe du Brain and Cognitive Science Lab de Ted Gibson (Massachusetts Institute of Technology) a soumis à un logiciel d'analyse informatique plus de mille phrases enregistrées par D. Everett et S. Sheldo, le missionnaire qui l'avait précédé sur place et qui pour sa part n'avait rien à prouver. Les chercheurs du MIT n'ont décelé aucune trace de récursivité, ni même de conjonctions... ce qui a entraîné malheureusement une simple fin de non-recevoir de N. Chomsky - pas vraiment digne de l'auteur de "L'Amérique et ses nouveaux mandarins" (Paris, Seuil, 1969) et d'autres ouvrages par ailleurs captivants.

Les données recueillies au Mésolithique plaident en tout cas pour des ressources très variées, beaucoup plus équilibrées qu'elles pouvaient l'être durant les séquences froides du Paléolithique dont les grottes de la région ont conservé le souvenir.

Une approche qualitative et quantitative peut fournir l'occasion de mieux cerner un mode de vie que nous avons déjà à plusieurs reprises qualifié d'opportuniste.

Ainsi, la quantité de calories offerte par les escargots (autour de 70 kcal pour 100g) demeure très inférieure à celle des mammifères, qu'il s'agisse du sanglier (environ 104 kcal/100g), du cerf (environ 116 kcal/100g) ou du lapin (autour de 135 kcal/100g) sans parler du bœuf (250 kcal/100g). De même la teneur en protéines est nettement plus faible : 15 à 16% pour les escargots contre 20% à 21% pour le sanglier, le cerf et le lapin (seulement 17% pour le bœuf). Mais les escargots (comme les autres mollusques) contiennent des glucides qui font défaut aux autres viandes, ainsi que du calcium et du phosphore utiles à la calcification, des vitamines et des oligo-éléments. C'est également le cas de la viande du lapin très bien représenté sur la plupart des sites (quoiqu'un peu moins à la fin du Mésolithique) : bien plus grasse que celle du cerf, elle est également plus riche en calcium, en fer, en vitamine B3, en potassium et en phosphore¹. De la même façon que les Préhistoriques ont pu appréhender les vertus curatives de certaines plantes (genièvre par exemple), on peut facilement imaginer qu'ils n'ont pas été insensibles aux qualités des aliments qu'ils consommaient, que ce soit en termes de digestibilité, d'énergie fournie, ou même de récupération après une fracture par exemple...

Avec le lapin, pendant une bonne partie du Mésolithique, les escargots constituaient donc les animaux privilégiés par la prédation opportuniste qui s'est alors développée. Comparé à la grande chasse, leur ramassage ne réclame aucun effort particulier. En outre on peut les emporter et les conserver vivants. Encore toutefois faut-il qu'il y en ait, et qu'il y en ait beaucoup - mais beaucoup comment ? C'est bien là ce qui fait question. Comme on l'a vu, les fouilleurs leur reconnaissaient il y a quelques décennies une très grande place - au point, même, qu'ils considéraient parfois leur présence (et leur nombre) comme une gêne². Pour atteindre les objets jugés intéressants, les fouilles menées au début du siècle dernier dans des conditions souvent peu respectueuses des sites, ont pu ainsi les déblayer par milliers sans que l'on cherchât évidemment à estimer leur nombre. Plus récemment, à la suite du travail effectué à l'abri Jean Cros à Labastide-en-Val (dans l'Aude) en 1979³, les travaux ont plutôt mis l'accent sur les restes de mammifères présents sur les sites des escargotières. Les études ont donc tendu à relativiser l'importance de ces dernières. A la différence de ce qui avait été fait à Jean Cros, on n'a par exemple dénombré les escargots (ou ceux qui avaient réchappé aux fouilles anciennes) que

Voir M. O'Neill, R. Wood, La langue cachée d'Amazonie, Screen Australia, Screen NSW, ARTE France, Smithsonian Channel, Essential media, Australian Broadcasting Corporation, 2013 (pour le protocole du Brain and Cognitive Science Lab à 41"07, pour les résultats à 47"29, pour la réaction de N. Chomsky, à 48"54).

En ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=C3-zLWdcQec>

¹ Voir notamment M. Rillardon, Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléni-glaciaire supérieur (20 ka BP) à l'Optimum climatique (8 ka BP), thèse, Archéologie et Préhistoire. Aix-Marseille Université, 2010, p. 740.

En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00987084>

² M. Escalon de Fonton, H. de Lumley, Les industries mésolithiques en basse-Provence, ds Provence Historique, VI, 24, Avril-Juin 1956, pp. 89-106, ici pp. 99-100.

³ J. Guilaine (dir.), L'abri Jean Cros, essai d'approche d'un groupe humain du Néolithique ancien dans son environnement, Toulouse, Centre d'anthropologie des sociétés rurales, 1979, et notamment J. André, Etude malacologique du gisement néolithique de l'abri Jean Cros (pp. 263-278), ainsi que J. Vaquer, J. Gasco, J. Guilaine, Essai d'estimation de la population de *Cepaea nemoralis* de l'abri Jean Cros (pp. 279-280).

Les poids de viande comestible retenus par J. André pour les grands mammifères paraissent cependant un peu élevés si on les compare à ceux retenus couramment en protohistoire (M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Rome, Ecole française de Rome, 131, 1990, Volume 1, note 37 p. 419, chiffres entre parenthèses) : grand bovidé 640 kg (250 kg), cerf 160 kg (75 kg) sanglier 160 kg (70 kg) chevreuil 36 kg (17 kg). A l'inverse, ceux retenus pour les escargots paraissent faibles (80% du poids de sa coquille, alors que l'animal complet pèse en général deux à trois fois le poids de celle-ci).

lorsqu'ils étaient très peu, et à les qualifier seulement d'abondants ou très abondants au-delà de quelques dizaines ou centaines d'individus, sans chercher à quantifier davantage cette abondance. Sur bien des sites il est donc assez difficile d'estimer à présent leur importance réelle dans les ressources alimentaires des populations mésolithiques, et certaines études récentes ont même fait plus ou moins l'impasse sur le sujet. Pourtant si l'on garde à l'esprit le signalement ancien de couches de cendres et de coquilles mêlées atteignant plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur (et jusqu'à près d'un mètre) qui recouvraient des étendues parfois assez conséquentes, il semble évident que les escargots ont parfois occupé une place importante. Dans les Pyrénées, où l'on a recensé de nombreux sites où les escargots se comptent par millions, on a estimé qu'ils assuraient saisonnièrement l'essentiel de la subsistance¹. Il en va sans doute de même en Afrique du Nord avec le Capsien. On ne peut être aussi catégorique en Provence à cause des lacunes dans le dénombrement des populations de *Cepaea nemoralis* et d'*Helix X. cespitum*. La présence de mammifères grands et petits indique une permanence de la chasse. Mais on ne peut pas lui attribuer de saisonnalité particulière, en dehors du site de La Montagne à Sénas, ni estimer son apport global par rapport aux escargots. Le poids de viande disponible fourni par chaque escargot (quelques grammes) demeure certes ridiculement faible si on le compare à un aurochs (250 kg de viande), un sanglier (70 kg), un cerf (75 kg), ou même un lapin (1,75 kg)². Mais la ressource qu'ils offraient était sans doute loin d'être négligeable sur certains sites où il semble qu'ils aient pu, comme dans les Pyrénées, se compter par centaines de milliers ou par millions. Il faut en outre voir que l'on mange toute la chair de l'escargot, alors que l'on ne peut pas définir précisément à cette époque si toute la viande disponible était utilisée chez les grands mammifères, ou si un choix était effectué. On peut donc considérer que la présence des escargots et celle du lapin, comme celle de la micro-faune du Magdalénien supérieur, traduisent pour le moins la tendance à un changement important dans la source des approvisionnements, les modes de vie, et les mentalités. Ce n'est déjà pas si mal.

On verra plus loin que la recherche d'une économie de temps et de moyens se retrouve dans l'outillage. Que ce soit pour faciliter leur transport par des groupes nomades, ou pour s'économiser la recherche de matière première, les dimensions de la plupart des outils ont diminué au Mésolithique jusqu'à quelques millimètres : on parle alors de microlithes. Au bois Sauvage à Bonnieux on peut même parler d'hypermicrolithisme face à des pièces qui ne mesurent pas plus de 4 mm !

Les microlithes ont longtemps été considérés comme caractéristiques du seul Mésolithique. Mais des travaux plus récents, qui ont généralisé le tamisage sur les sites de l'Épipaléolithique (Azilien) et même de la fin du Paléolithique supérieur (Magdalénien supérieur), ont montré leur fréquence dans ces niveaux également. Le leptolithisme (outillage de petite taille) souvent associé à ce Magdalénien supérieur, à la Combette par exemple, ne serait donc que la partie la plus évidente d'un phénomène bien plus profond. Et si l'on veut placer le ramassage des escargots et la chasse aux lapins dans la perspective de la chasse aux petits mammifères pratiquée au Magdalénien supérieur (Bölling), les Mésolithiques seraient bien, en tout point, les héritiers de leurs ancêtres de ce Magdalénien supérieur.

En fait, dès l'interstade de Bölling et le premier Grand Réchauffement (12.800/12.700-12.000 BC) le retour de la grande forêt tempérée a fait voler en éclats les vieux modes de vie issus du Paléolithique : environnement totalement différent, économie de subsistance dépassée, techniques et armes de chasse inadaptées. Si le changement s'est opéré aussi rapidement que certains schémas le laissent penser, le bouleversement a dû être total. Au début de l'interstade de Bölling, on a en effet envisagé une période brève, de l'ordre d'un siècle, pour un

¹ M. Barbaza, Les civilisations postglaciaires, La vie dans la grande forêt tempérée, Paris, La maison des roches, 1999, p. 77.

² M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Rome, Ecole française de Rome, 131, 1990, Volume 1, note 37 p. 419.

réchauffement de 8° à 10° C, supérieur de deux ou trois degrés à celui observé un peu plus tard au début du Préboréal (vers 9.600 BC)¹. Entre les deux le froid était revenu, mais sans doute moins brutalement. Il semble donc assez naturel de mettre en parallèle les deux évènements et les changements que l'on relève les deux fois dans les témoins des modes de vie des populations préhistoriques. Mais l'homme n'assiste pas sans désarroi à l'effondrement d'un monde qui fut le sien, surtout lorsque ses modes de vie sont régis par la coutume, elle-même nourrie d'une adaptation étroite et pluriséculaire à des conditions environnementales spécifiques. Il ne faut donc pas imaginer de soulagement face à l'amélioration des conditions climatiques. Intégrée depuis des générations, la dureté de celles-ci n'était certainement plus perçue. Pour les Paléolithiques, elle était simplement... naturelle. Les Interwürmiens avaient pu laisser le souvenir de traumatismes semblables, mais on ne saura jamais si leur souvenir s'était conservé à travers des dizaines de générations. On a vu que le plus important d'entre eux, l'Interwürmien II-III, avait pu contribuer à la disparition des Néandertaliens et à leur remplacement par des hommes morphologiquement actuels, rassemblés sous le terme de Cro-magnoïdes. Dans l'ensemble, ces derniers n'ont donc pas connu ce réchauffement. Ils sont arrivés pendant celui-ci, ou après. Et comme ils venaient du Proche-Orient en passant peut-être par les Balkans, un climat chaud ne devait pas les perturber dans leur mode de vie. C'est l'arrivée du froid, à la fin de l'Interwürmien II-III, qui a dû les déséquilibrer sérieusement, avant qu'ils s'y habituent (peut-être parce que la structure de leur cerveau, à la différence de celui des Néandertaliens, le leur permettait). Face au changement induit par les deux Grands Réchauffements, on peut en tout cas présumer que le stress des populations mésolithiques, et avant elles magdaléniennes (pendant l'interstade de Bölling, 12.800/12.700-12.000 BC) a dû être extrêmement fort². Dans les deux occurrences, qu'il s'agit du premier ou du second Grand Réchauffement, elles ont été confrontées à la perte de leurs repères, et à un monde tout à coup extrêmement changeant. Parce qu'il n'y avait sans doute plus rien qui parût vraiment stable, on peut donc envisager qu'elles n'avaient tout simplement pas d'autre choix que de limiter leur investissement, en temps comme en moyens, et de saisir toutes les opportunités qui pouvaient s'offrir.

A terme cependant, ces traits eux-mêmes ont dû forger de nouvelles traditions, de nouvelles coutumes. Ils ont pu s'imposer durablement comme règles de vie. Une vie moins dure que celle des populations glaciaires, réclamant moins d'efforts, parce que la nature était devenue bien plus prodigue. Une vie où l'on voyageait plus léger, matériellement et peut-être culturellement (parce que le cadre des vieilles règles avait volé en éclats avec l'environnement).

Comme le suggèrent certaines observations effectuées à la grotte de l'Abeurador (où pour certains niveaux les aliments végétaux assuraient l'essentiel de la subsistance)³, il n'est pas

¹ En ce sens L. Deschodt, Variations d'humidité et peuplement du marais de Dourges au Tardiglaciaire, ds J.-F. Berger (dir.), Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 157-169, ici fig. 1 p. 160.
F. Grousset, Les changements abrupts du climat depuis 60 000 ans, ds Quaternaire, 12, 4, 2001. pp. 203-211, ici p. 204.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_2001_num_12_4_1693

² A des époques bien plus récentes, et dans des sociétés techniquement beaucoup plus évoluées, pendant les Dark Ages qu'a connus la Grèce entre le XII° et le IX° siècle avant notre ère, le stress a encore été considéré comme l'un des principaux moteurs de changement de mode de vie, finalement plus puissant que l'évènement climatique lui-même.

Voir sur ce thème B.L. Drake, The influence of climatic change on the Late Bronze Age Collapse and the Greek Dark Ages, ds Journal of Archaeological Science, 39, 6, 2012, pp. 1862-1870, ici p. 1866.

En ligne :

http://www.academia.edu/1411970/The_Influence_of_Climatic_Change_on_the_Late_Bronze_Age_Collapse_and_the_Greek_Dark_Ages

³ Dans la grotte de l'Abeurador les chercheurs ont pu définir que pour certains niveaux mésolithiques ce sont même les aliments végétaux qui assuraient l'essentiel de la subsistance : J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique, la Balma de l'Abeurador, ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières

exclu que pendant certaines périodes l'homme soit devenu au Mésolithique, et peut-être déjà dans une certaine mesure au Magdalénien supérieur, cueilleur-chasseur plutôt que chasseur-cueilleur. Cela peut paraître jouer sur les mots. Mais les priorités différentes que ceux-ci recouvraient changeaient peut-être beaucoup de choses quant aux rythmes et aux modes de vie - voire peut-être à l'approche même que les hommes avaient de celle-ci, même si cela reste bien sûr très difficile à appréhender¹.

Au demeurant cela semble aujourd'hui moins surprenant que par le passé. En effet des travaux ont montré en 2017 que la notion même de chasseur-cueilleur pouvait être contestable - et ce, depuis le paléolithique moyen au moins. Elle découlerait en partie de l'incapacité dans laquelle on se trouvait de mesurer la diversité des régimes alimentaires. Mais plus récemment, en étudiant le tartre déposé sur les dents de Néandertaliens, on a réussi à définir bien plus précisément ces régimes alimentaires. Et on s'est rendu compte que certains groupes néandertaliens avaient des habitudes allant quasiment jusqu'au végétarisme tandis que d'autres, très proches, avaient un régime alimentaire fortement carné pouvant inclure le cannibalisme. En Espagne, sur le site d'El Sidron, les premiers auraient même peut-être été victimes des seconds².

En tout cas, considérer que nos Mésolithiques accordaient la priorité aux diverses cueillettes et ramassages paraît donc très plausible, l'accent ayant été mis sur le peu d'énergie qu'elles réclamaient par rapport à la chasse. Finalement, l'exemple de l'Abri des Bœufs évoqué plus haut illustre bien la question de la relativité - et de la fragilité - de nos constructions. Les mêmes vestiges peuvent souvent témoigner de réalités bien différentes selon l'éclairage que l'on veut bien leur donner. Et le consensus qui semble parfois se dessiner momentanément autour de l'un de ces éclairages n'est pas toujours forcément garant de sa justesse.

4.6. DES HYPOTHÈSES DÉÇUES.

C'est dans ce cadre qu'il faut sans doute placer la question d'une pré-néolithisation précoce incluant tentatives de mise en culture et domestication.

4.6.1. Premières domestications ?

Voyons celle-ci, d'abord. On avait découvert sur le site de Gramari à Méthamis des restes d'ovicapridés - chèvres ou moutons qu'il est difficile de distinguer lorsqu'on n'a pas certaines parties du squelette - qui s'inscrivaient dans un niveau du Mésolithique moyen. Par ailleurs,

communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, C.N.R.S., 1987, pp. 231-242, ici § 38, 41 et 42 de la version en ligne.

En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1036>

¹ En ce sens en tout cas N. Valdeyron, Cultures et société mésolithiques en France, Cours en ligne, Université de Toulouse, 2015, 2) Les cadres paléo-environnementaux, p. 4.

En ligne (page d'accueil et chapitres) : <http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/M01P0101.html>

En ligne (cours complet) : http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/Nicolas_Valdeyron_Meso.pdf

² L. S. Weyrich, S. Duchene, J. Soubrier, L. Arriola, B. Llamas, J. Breen, A. G. Morris, K. W. Alt, D. Caramelli, V. Dresely, M. Farrell, A. G. Farrer, M. Francken, N. Gully, W. Haak, K. Hardy, K. Harvati, P. Held, E. C. Holmes, J. Kaidonis, C. Lalueza-Fox, M. de la Rasilla, A. Rosas, P. Semal, A. Soltysiak, G. Townsend, D. Usai, J. Wahl, D. H. Huson, K. Dobney, A. Cooper, Neanderthal behaviour, diet, and disease inferred from ancient DNA in dental calculus, ds Nature, 544, pp. 357-361 (Letter, 8 mars 2017).

En ligne : <https://www.nature.com/articles/nature21674>

On peut voir aussi C. Barras, Neanderthals may have medicated with penicillin and painkillers, ds New Scientist, 8 mars 2017.

En ligne : <https://www.newscientist.com/article/2123669-neanderthals-may-have-medicated-with-penicillin-and-painkillers/>

Compte-rendu en français : R. Mulot, Nos ancêtres les flexitariens, ds Sciences et Avenir, n° 851, janvier 2018, pp. 52-55, ici p. 53.

d'autres ossements d'ovicapridés avaient également été retrouvés à Châteauneuf-les-Martigues, dans un niveau castelnovien du grand abri de la Font des Pigeons¹. Or chèvres ou moutons n'étaient pas indigènes². Et le Castelnovien est le seul groupe, au Mésolithique récent, qui ait connu une aire de répartition méditerranéenne étendue, allant de la Vénétie à l'Italie du Sud et au nord-est de l'Espagne. Il s'est très certainement diffusé par la mer - ce qui explique sa propagation à partir de la côte en même temps que sa pauvreté ou son absence dans certaines zones où les côtes étaient moins accueillantes et/ou l'arrière-pays plus fermé (Riviera, Provence orientale). On ne connaît pas les modalités de cette diffusion. Peut-être était-elle liée aux hasards d'une navigation encore balbutiante, et peut-être était-elle parfois totalement accidentelle. Peuple de pêcheurs, mais aussi peuple de nomades comme tous ceux du Mésolithique, on peut envisager que les Castelnoviens s'aventuraient sur la mer, s'y déplaçant peut-être d'une aiguade à l'autre pour changer de camp. Ils subissaient donc aussi parfois ses caprices, qui pouvaient les emmener bien plus loin que prévu. Mais comme pour les populations terriennes de l'arrière-pays, on peut imaginer que la simple envie d'aller voir plus loin, de connaître les limites de leur espace, poussait certains d'entre eux à l'aventure.

En tout cas, en dehors de "l'exception" de Gramari, la tentation a donc été forte, pendant longtemps, de considérer les Castelnoviens comme des vecteurs précoces de la domestication - bien que celle-ci parût demeurer très accessoire dans leurs ressources.

Un nouvel examen des vestiges et du terrain a balayé toutes ces hypothèses. Il s'est avéré que les "ovicapridés domestiques" de Gramari relevaient d'une erreur d'interprétation, tandis que ceux de Châteauneuf-les-Martigues se trouvaient en fait dans des fosses du Néolithique ancien qui avaient été creusées dans les niveaux du Castelnovien sous-jacent³.

Il faut bien le dire, le prestige des Castelnoviens en a quelque peu souffert. Pourtant, s'ils n'étaient pas impliqués dans la diffusion des ovicapridés, encore moins dans leur domestication, on a trouvé trace à Châteauneuf-les-Martigues d'un canidé plus petit que le loup, dans lequel on a distingué les restes d'un chien⁴. On connaît d'autres témoins de sa domestication, parfois beaucoup plus anciens. Les premiers se rencontrent en Allemagne dans des niveaux magdaléniens datés des XIV^e-XIII^e millénaires avant notre ère. En France, on le trouve dans l'abri du Pont d'Ambon à Bourdeilles en Dordogne vers 10.700 avant notre ère, et à Saint-Thibaud-de-Couz en Savoie entre 10.000 et 9.600. Dans tous les cas ils sont peu nombreux, et il s'agirait de loups qui auraient été capturés tout jeunes à la tanière⁵. Une fois les humains reconnus comme leur meute, et les abords de leur habitat comme leur territoire, ils pouvaient assurer une protection contre les autres animaux sauvages et peut-être instinctivement aider à la chasse, les loups étant capables en ce domaine de stratégies déjà élaborées.

¹ Voir par exemple J. Courtin, Les animaux domestiques du Néolithique provençal, ds L'élevage en Méditerranée occidentale, Actes du colloque de l'Institut de Recherches Méditerranéennes, Sénanque, mai 1976, Paris, C.N.R.S., 1977, pp. 67-85, notamment p. 69 et pp. 77 et s. - J. Guilaine, La France d'avant la France, Paris, Hachette, 1980, pp. 29-30.

On parlait alors de moutons à Châteauneuf-les-Martigues comme à Gramari.

² En 1976, la question de l'indigénat se posait encore, et on voyait dans la présence précoce de "moutons" à Gramari et Châteauneuf-les-Martigues une preuve de celui-ci : J. Courtin, Les animaux domestiques du Néolithique provençal, p. 69.

³ N. Valdeyron, Cultures et société mésolithiques en France, p. 12.

En ligne (cours complet) : http://w3.uohprod.univ-tlse2.fr/UOHARCHEO/Nicolas_Valdeyron_Meso.pdf
O. Lemerrier, Néolithique européen, Cours 6 : La Néolithisation et le Néolithique ancien des côtes nord-méditerranéennes II (Licence 3), p. 2.

En ligne : <http://ubprehistoire.free.fr/L3%20-%20Cours%20en%20ligne-neo-6.html>

⁴ J. Guilaine, La France d'avant la France, Paris, Hachette, 1980, p. 31.

On ne peut exclure toutefois un mélange avec les couches néolithiques comme cela a été le cas pour les ovicapridés.

⁵ M. Rillardon, Environnement et subsistance des derniers chasseurs-cueilleurs dans la basse vallée du Rhône et ses marges du Pléniglaciaire supérieur (20 ka BP) à l'Optimum climatique (8 ka BP), p. 48.

4.6.2. Premières mises en culture...

Le cas de la mise en culture est un peu plus délicat à régler. La découverte de nombreux restes de légumineuses sur des sites mésolithiques (l'Abeurador à Félines-Minervois dans l'Hérault, la Baume de Montclus dans le Gard, Fontbrégoua à Salernes dans le Var) a nourri le débat. En effet certaines des plantes qui étaient représentées là (vesces ou gesses) auraient très bien pu se développer dans les clairières depuis le Préboréal. Mais d'autres auraient des origines proche-orientales. C'est notamment le cas des lentilles, des petits pois, des pois chiches ou des gesses chiches. Pourtant au Proche-Orient leur mise en culture ne serait pas très ancienne. Elle serait intervenue seulement à la fin du VIIe ou dans le courant du VIe millénaire. En outre, on ne connaît pas de jalon entre le Proche-Orient et la Méditerranée occidentale, à l'exception de la grotte de Franchthi en Grèce où les légumineuses considérées comme "domestiques" apparaissent... entre le XIVe et le Xe millénaire avant notre ère¹. Cela plaiderait nettement pour leur caractère spontané autour de la Méditerranée au contraire d'une diffusion depuis le Proche-Orient. Il y a une autre donnée qui va dans ce sens : les céréales, cultivées au Proche-Orient depuis longtemps - et peut-être même très longtemps² - sont absentes sur les sites occidentaux où des légumineuses ont été cueillies et consommées en nombre.

Reste toutefois l'abondance de ces légumineuses. Peut-elle signifier qu'elles ont été cultivées ? Certainement pas au sens moderne du terme, dans des champs - des espaces préalablement défrichés. Mais on a vu que la pratique de la végéculture est plausible. Les graines de mâche (*Valerianella* sp.) grillées que l'on a retrouvées aussi bien à Fontbrégoua (où elles ont été identifiées tardivement) qu'à l'Abeurador pourraient conforter cette hypothèse. On a pu envisager qu'il s'agissait de semences carbonisées accidentellement. De fait, on ne peut pas faire griller la mâche pour la consommer³ - et si on la fait bouillir ses graines, ramollies, ne se conservent pas. On pourrait donc envisager que non seulement les hommes ont favorisé la venue de certaines plantes en éliminant leurs rivales, mais qu'ils ont pu parfois les transplanter pour les regrouper à des endroits favorables (pour elles et pour eux) voire les semer dans ces mêmes lieux. C'est là que le terme d'horticulture qu'ont employé J. Vaquer et M. Barbaza prend tout son sens⁴ - car il ne se serait pas agi d'espaces relativement vastes que l'on aurait préparés en les défrichant, mais de petites planches que l'on aurait aménagées dans des clairières. On pourrait tout aussi bien employer le terme de petit maraîchage qui fait plus particulièrement référence à la culture de légumes - si l'on veut se souvenir qu'à l'origine le mot légume désignait la gousse des légumineuses. En dehors de cas particuliers, le terme de végéculture me paraît toutefois plus intéressant car il permet d'envisager davantage de techniques sans limiter les pratiques à certaines d'entre elles. Peut-être en sens rend-il mieux compte de la réalité. S'il y a

¹ J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique : la Balma de l'Abeurador, ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, C.N.R.S., 1987, pp. 231-242, ici § 58 de la version en ligne.

En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1036>

² Une équipe de chercheurs a proposé en juillet 2015 de faire remonter les premières expériences d'agriculture à 23.000 ans (soit 21.000 avant notre ère) en Israël : A. Snir, D. Nadel, I. Groman-Yaroslavski, Y. Melamed, M. Sternberg, O. Bar-Yosef, E. Weiss, The Origin of Cultivation and Proto-Weeds, Long Before Neolithic Farming, ds PloS ONE, 22 juillet 2015.

En ligne : <http://journals.plos.org/plosone/article?id=10.1371/journal.pone.0131422>

³ J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique, la Balma de l'Abeurador, § 40 de la version en ligne.

La présence de ces graines permet en tout cas d'évoquer la foule probablement immense des plantes qui ont pu être consommées (ou utilisées à des fins médicinales) sans laisser de traces : herbes, racines, champignons, lichens...

⁴ J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique, la Balma de l'Abeurador, § 59 de la version en ligne.

eu mise en culture c'était en effet très ponctuellement, de manière empirique, et selon des approches sans aucun doute fort différentes.

En tout cas on n'a pas manqué dans le passé, dès lors qu'il est devenu sensible, de mettre le développement des légumineuses en relation avec celui du Castelnovien. Comme pour les moutons de Gramari, la poursuite des recherches a cependant infirmé cette hypothèse : Ce sont sur des sites du Mésolithique récent non castelnoviens (Fonbrégoua, entre autres) que celles-ci sont le mieux représentées¹. Il ne faut pas l'oublier, le Castelnovien n'était pas la seule culture représentée sur les sites du Mésolithique récent/final. Sur la plupart des sites de l'arrière-pays des industries sauveterriennes ou sauveterroïdes continuaient d'évoluer paisiblement.

Au terme du Mésolithique, les hommes vivaient donc encore de la chasse, de la pêche et de la cueillette - pas nécessairement dans cet ordre si l'on songe à la place qu'occupaient dans leurs ressources les légumineuses, le poisson (sur les sites où le tamisage a été assez fin pour en récupérer les restes) et les mollusques (qu'ils s'agît de mollusques marins, d'eau douce ou terrestres).

Un mode de vie bien différent encore, donc, de celui des premières communautés agricoles connues au Proche-Orient, même si nos Mésolithiques favorisaient peut-être la venue des légumineuses sauvages - et d'autres plantes, telle la mâche.

Une nature bien différente, aussi. Infiniment plus généreuse, malgré ses débordements potentiels, essentiellement sous formes de fortes pluies à caractère orageux. Bien loin de ce qu'avaient connu des centaines de générations d'humains pendant la dernière glaciation - même si les interstades ont sans doute fourni des cadres de vie que la terre ne nous a pas, ou mal, restitués².

Une nature moins contraignante en tout cas, où la subsistance n'était plus un souci permanent, où les réserves n'étaient plus une question de vie ou de mort mais, pouvaient prendre, déjà, l'allure d'un choix, d'une préférence pour telle ou telle nourriture qui s'offrait à profusion - il resterait d'ailleurs à définir dans quelle mesure ces choix ont pu influencer sur les caractéristiques de l'outillage.

Une nature très propice au vagabondage enfin, même si certains lieux, par leurs qualités, appelaient saisonnièrement des visites assez régulières, au moins durant quelques années.

C'est encore ce monde, celui d'avant l'irruption du phénomène néolithique mais celui aussi dans lequel ce phénomène a pu se développer, que nous allons retrouver dans le chapitre suivant.

¹ D. Binder, J. Courtin, Nouvelles vues sur les processus de néolithisation dans le sud-est de la France, « Un pas en avant, deux pas en arrière », ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, C.N.R.S., 1987, p. 491-499.

En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1121?lang=fr>

² La présence de *Cyclostoma* (= *Pomatias*) *elegans* pendant l'inter-Würmien I-II en offre un faible écho : voir J. Granier, Les mollusques terrestres du Sud-Est, p. 451.

Aujourd'hui l'espèce se rencontre du Sud de l'Angleterre aux Balkans.

Table des matières du chapitre 4

CHAP. 4 : LE MÉSOLITHIQUE.	1
4.1. LE CLIMAT.....	1
4.2. LA VÉGÉTATION ET LA FAUNE.	4
4.3. L'OUTILLAGE ET LA CULTURE MATÉRIELLE.	9
4.3.1. Le Sauveterrien et son évolution.....	11
4.3.2. Le Castelnovien : jusque dans le Luberon ?.....	13
4.4. L'OCCUPATION HUMAINE.	14
4.5. LES RESSOURCES ET LES ACTIVITÉS.....	18
4.6. DES HYPOTHÈSES DÉÇUES.	29
4.6.1. Premières domestications ?	29
4.6.2. Premières mises en culture.....	31